retourner, malgré son énorme masse, et à faciliter toutes les opérations nécessaires pour le saisir et l'attacher.

Le *huso*, quand il est de grande taille, possède dans sa queue une arme très-dangereuse; sa puissance musculaire est considérable, bien qu'inférieure à celle des squales; les vertèbres cartilagineuses qui composent son épine dorsale ne sont ni assez dures ni assez fortes pour s'opposer à la rapidité de ses mouvements; enfin les plaques dures et relevées qui revêtent l'extrémité postérieure du corps sont séparées entre elles de manière à ne pas diminuer la flexibilité et la mobilité de cette partie; par leur nature et leur forme, elles ajoutent, au contraire, à la violence des coups de queue que donne l'animal; aussi faut-il avoir la précaution de garrotter le *huso*, même quand il est hors de l'eau.

Les opinions varient sur la qualité de la chair du *huso;* pour les uns, elle est très-nourrissante, très-saine et agréable au goût; pour le plus grand nombre, elle est médiocre, douceâtre, gluante, supportable seulement quand elle est salée, et quelquefois même malsaine, partant peu recherchée. On la vend néanmoins sur les marchés, dans certains pays. Ces divergences tiennent sans doute à des circonstances diverses de saison et de localité. La graisse est employée par les habitants du midi de la Russie; elle est de très-bon goût quand elle est fraîche, et peut alors remplacer le beurre ou l'huile; elle se rapproche même davantage, par ses propriétés, de cette dernière substance. C'est surtout avec les œufs de cette espèce que l'on prépare le caviar, bien qu'on y emploie aussi ceux des autres esturgeons. La vésicule aérienne, qui est au-dessous de l'épine dorsale, sert à fabriquer la colle de poisson ou ichthyocolle. On découpe la peau des grands *husos*, de manière à pouvoir la substituer au cuir de plusieurs animaux, et celle des jeunes, bien séchée et débarrassée de toutes les matières qui pourraient en augmenter l'épaisseur et en diminuer la transparence, tient lieu de vitres dans une partie de la Russie et de la Tartarie. Tout est donc utile dans le *huso*, ce qui explique l'importance des pêches et du commerce dont ce poisson est l'objet.

HUSS (Magnus), médecin suédois, né vers 1802. Il vint compléter à Paris ses études médicales, passa, après son retour dans son pays, son doctorat en médecine et en philosophie, et fut nommé au bout de quelques années professeur de clinique, médecin en chef de l'hôpital des Séraphins à Stockholm et membre de l'Académie des sciences. Le docteur Huss est le premier qui ait établi une crèche dans cette ville, et il a propagé par son enseignement en Suède la pratique de l'auscultation. Indépendamment de mémoires sur l'anatomie, la pathologie, la statistique médicale, il a publié : *Tableau statistique*, avec planches dessinées par E. Pettersson (1841); *Sur les maladies endémiques de Suède; Statistique et traitement du typhus et des fièvres typhoïdes* (Stockholm, 1855); *Sur l'alcoolisme chronique* (1852, 2 vol. in-8°), ouvrage capital du docteur Huss, lequel a été couronné par l'Académie des sciences de Paris.

HUSS (Jean), célèbre hérésiarque. V. Hus.

HUSSARD s. m. (u-sar; *h* asp. — du hongrois *huszar*, le vingtième; de *husz*, vingt, parce que, dans les guerres contre les Turcs, chaque village devait fournir, sur vingt hommes, un homme équipé). Art milit. Soldat d'un corps de cavalerie légère, dont l'uniforme fut primitivement emprunté à la cavalerie hongroise, et dont les armes sont : un sabre, une carabine, une paire de pistolets. ‖ On dit aussi HOUSARD et quelquefois HOUSSARD.

— Argot. *Hussards de la veuve*, Bourreau et valets du bourreau : *Les* HUSSARDS DE LA VEUVE *sont commandés*. (Balz.)

— Entom. *Hussard de Ceylan*, Nom vulgaire du prione buphthalme, gros insecte d'un noir brillant, que l'on trouve dans les Indes orientales.

— **Encycl.** Lors d'une invasion des Turcs en Hongrie, en 1458, le gouvernement de ce pays ordonna la levée d'un homme sur vingt (*husz*), pour former un corps de cavalerie légère. Ces cavaliers, appelés d'abord *huzards*, puis, en France, *housards* et *hussards*, montrèrent contre les Ottomans la plus rare intrépidité, et se signalèrent plus tard d'une façon toute particulière pendant la guerre de Trente ans. Sous Louis XIII, quelques compagnies de *hussards* hongrois vinrent servir, comme troupes auxiliaires, dans l'armée française (1637). Les services que rendirent les *hussards* hongrois en allant à la découverte, en inquiétant les derrières et les convois de l'ennemi, frappèrent tellement Louis XIV, qu'il ordonna, en 1691, d'en former plusieurs compagnies, et il en créa, l'année suivante, un régiment. Leur nombre s'accrut tellement, depuis lors, qu'il en existait six régiments en France lorsque éclata la Révolution. Les *hussards* de Berchini, de Lauzun, de Chamborant, etc., jouissaient dans l'armée d'une réputation de bravoure bien méritée. Ils combattaient sans ordre ni tactique, remplissant le rôle d'éclaireurs, enlevant les fourrageurs et harcelant sans cesse l'ennemi, qu'ils attaquaient à l'improviste en poussant des cris. Ils maniaient leurs chevaux avec une extrême habileté, et portaient des étriers très-courts, de façon à toucher de leurs éperons les flancs de leurs chevaux. A l'époque de la Révolution, on conserva les régiments de *hussards*, dont on accrut le nombre, mais ils se composèrent de nationaux. Au nombre de quatorze sous l'Empire, ils furent réduits à six sous la Restauration et portés à neuf en 1840. C'est ce chiffre qui a été conservé depuis lors. Les *hussards* forment encore aujourd'hui une partie importante de notre cavalerie légère. Leur costume, qui rappelle celui des *hussards* hongrois, est élégant et léger; il consiste en deux vestes, ornées de ganse et de tresse, l'une sans basques, appelée *dolman*, l'autre qui se jette sur l'épaule gauche quand il ne fait pas froid, qui a le collet et les parements garnis de fourrure, et qu'on nomme *pelisse*. Le pantalon, collant jusqu'en 1820, est, depuis cette époque, très-large et recouvre la botte. Jusque sous l'Empire, les *hussards* avaient conservé les nattes, les cadenettes et la queue. Depuis la Restauration, ils ont les cheveux coupés à la Titus. Leur coiffure consiste actuellement en un shako surmonté d'un plumet de crin noir. Des galons, figurant une espèce de trèfle appelé *nœud hongrois*, servent à distinguer les grades. Enfin, leurs armes se composent d'un sabre à lame un peu courbée, d'une carabine, d'une paire de pistolets, et d'une sorte de gibecière appelée *sabretache*. Leurs chevaux sont petits et agiles.

Hussard (LE), nouvelle de Pouchkine, traduite du russe par Prosper Mérimée. V. DAME DE PIQUE (la).

HUSSARDE s. f. (u-sar-de; *h* asp. — rad. *hussard*). Chorégr. Danse d'origine hongroise : *Danser la* HUSSARDE.

— *Crins coupés à la hussarde*, Crins de cheval coupés seulement depuis la tête jusque vers le milieu de l'encolure.

HUSSEIN-ABAD, autrefois *Mithridatium*, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, pachalik de Siras, à 115 kilom. S.-O. d'Amasieh; 3,000 hab.

HUSSEIN ou **HOUCEIN**, schah de Perse, de la dynastie des Sofis, né vers 1675, mort en 1729. Il succéda à son père, Soliman, en 1694. C'était un prince faible et incapable. Il remplaça par des peines pécuniaires la peine de mort, fit des monuments religieux des asiles inviolables, même pour les meurtriers, confia les plus hautes charges de l'empire à des mollahs, et abandonna le soin du gouvernement à des eunuques, qui mécontentèrent les provinces par leurs exactions. Les Afghans-Afdhalis de Kandahar se déclarèrent indépendants et s'emparèrent de Hérat, les Ousbeki se rendirent maîtres du Khorassan; les Kourdes étendirent leurs incursions jusqu'auprès d'Ispahan, les Lesghis ravagèrent la Géorgie et le Schirwan; les îles du golfe Persique tombèrent au pouvoir de l'imam de Mascate. Les troupes du schah furent à peu près constamment battues chaque fois qu'elles tentèrent d'arrêter les incursions, de comprimer les révoltes. Un chef afghan, Mir-Mahmoud, s'étant avancé avec une armée, après avoir battu les Persans, jusqu'aux portes de la capitale, Hussein, au lieu de prendre des mesures énergiques, fit faire des processions et implora le secours du ciel. Pendant deux mois, Ispahan assiégé fut en proie aux horreurs de la famine. Hussein capitula alors, céda son trône à Mir-Mahmoud, fut relégué dans un petit palais (1722), et périt assassiné sept ans plus tard.

HUSSEIN-PACHA, général turc qui vivait au XVIIe siècle. De simple berger, il devint un des hommes de guerre les plus distingués de l'empire, et acquit la plus haute faveur sous le sultan Amurat IV, qui ne prenait aucune résolution importante sans le consulter. C'était un homme aussi remarquable par son éloquence, par la vivacité de ses reparties, par sa tranquillité d'âme que par son courage et la prudence de ses conseils. Il était commandant de la Dalmatie ottomane, lorsque le grand vizir, Méhémet Kiouperli, le fit mettre à mort sans motif, vers 1650.

HUSSEIN-PACHA, surnommé **Koutchouck** (*le Petit*), célèbre homme d'Etat turc, né en Géorgie en 1759, mort en 1803. Il fut créé capitan-pacha par Sélim III (1789), organisa la marine et l'armée de terre sur un nouveau pied; mais il ne put néanmoins réprimer la révolte de Paswan-Oglou (1798). Il commandait la flotte turque en personne lors de l'évacuation de l'Egypte par les Français (1801), et se montra favorable au rétablissement des bons rapports avec notre pays, qu'il aimait. Il laissa en mourant la réputation d'un homme intègre, habile et éclairé.

HUSSEIN ou **HOSSEIN-PACHA**, dernier dey d'Alger, né à Smyrne en 1767, mort à Alexandrie en 1838. Il reçut une assez bonne éducation, vint dans la régence d'Alger comme commerçant, entra dans la milice, se fit remarquer du dey Ali, dont il devint ministre, et auquel il succéda le 1er mars 1818. Son administration fut modérée à l'intérieur. Il s'attacha à conserver de bons rapports avec les puissances maritimes en adoucissant le sort des chrétiens, et en réprimant les agressions des corsaires. Sa passion dominante était l'argent, et cette passion devait le perdre. Deux juifs algériens, nommés Bacri et Busnach, dont il se prétendait créancier, avaient fourni à la République française des grains pour une somme de 14 millions, dont il n'avaient pas été payés. Hussein, à son avénement, s'était empressé de réclamer cette somme, et, par une transaction du 28 octobre 1819, la dette avait été réduite de moitié. Le dey reçut 4 millions en 1820. A la requête d'autres créanciers des deux Israélites, le gouvernement français déposa le reste de la somme à la Caisse des dépôts et consignations. Il s'ensuivit un procès. L'affaire fut renvoyée devant la cour d'Aix, et traîna en longueur. Impatienté de ces délais, Hussein écrivit à Charles X une lettre impérieuse qui resta sans réponse. Sur ces entrefaites, notre consul, M. Deval, vint le complimenter, selon l'usage, la veille des fêtes du Baïram (27 avril 1827). Le dey lui demanda s'il lui apportait enfin une lettre du roi, et M. Deval ayant répondu négativement, il le frappa au visage avec son chasse-mouches, et se répandit en imprécations contre la France. De là le blocus, puis l'expédition d'Alger. Vaincu dans sa capitale, le 4 juillet 1830, il obtint d'emporter une somme de 10 millions, formant son trésor particulier. On trouva encore dans la Casbah près de 50 millions qu'il y avait amassés. Il partit, le 10, avec 110 personnes de sa suite, dont 55 femmes. Les habitants ne lui témoignèrent aucune sympathie. Ce qui parut l'affecter le plus, ce fut de quitter le port sans être salué une dernière fois par les batteries de la marine. Après avoir visité Naples, il séjourna pendant quelques années à Livourne, passa quelques jours à Paris, et alla se fixer à Alexandrie. Un fait peu connu, c'est que pendant son séjour à Livourne, en 1831, il entretint des intelligences avec les chefs arabes pour les exciter à chasser les Français, ainsi que l'établissent des lettres de lui, saisies plus tard, et dont l'auteur de cet article a vu les originaux.

HUSSINECZ, bourg des Etats autrichiens (Bohême), cercle de Prachin, à 36 kilom. S.-O. de Piseck, sur le Flanitzbach; 1,200 hab. Patrie de Jean Hus.

HUSSITE s. m. (u-si-te; *h* asp. — du nom de *Jean Hus*, le fondateur de la secte). Hist. relig. Membre d'une secte chrétienne du commencement du XVe siècle, dont les doctrines étaient les mêmes que celles des vaudois.

— **Encycl.** Cette secte d'hérétiques, née en Bohême, au lendemain du supplice de Jean Hus, est surtout célèbre par la guerre d'extermination qu'elle livra au clergé, soutenu par les puissances temporelles, et dans laquelle elle finit par succomber. Les doctrines de ces sectaires ne furent qu'un prétexte à la guerre, dont leur haine contre la papauté et leur amour pour le martyr du concile de Constance furent la véritable cause; nous devons cependant les résumer. Voici le sommaire de la doctrine de Jean Hus, telle qu'on la trouve dans son *Traité de l'Eglise :* « L'Eglise se compose seulement de fidèles prédestinés au bonheur éternel, et qui ne peuvent pas plus cesser d'en être membres, que les réprouvés ne peuvent arriver à en faire partie. (Ce sera plus tard la doctrine de Calvin.) Le Christ est le seul chef de l'Eglise; on ne saurait prouver qu'elle ait besoin d'un chef visible ou que Notre-Seigneur en ait établi un. La papauté doit sa naissance uniquement à la faveur et à l'autorité impériales. La prétendue obéissance due à l'Eglise est une invention des prêtres contraire à l'Ecriture sainte. Aussi, quand un prêtre se sent irréprochable dans sa conscience, aucune intervention papale ne doit l'empêcher de prêcher, aucune excommunication l'effrayer; mais, en revanche, tout chef spirituel ou temporel qui se trouve en état de péché mortel est par le fait même dépouillé de son pouvoir et obligé de l'abdiquer. » Cette doctrine ressemblait beaucoup à celle de Wiclef, à qui Jean Hus et son ami Jérôme de Prague l'avaient empruntée.

A la nouvelle du supplice de Jean Hus, toute la Bohême se souleva contre l'Eglise romaine. On donna aux insurgés le nom de *hussites*, quoiqu'ils se partageassent en deux et même trois sectes différentes, unies seulement dans leur haine contre Rome. Il y eut les calixtins, les taborites et les picards. Les calixtins ne différaient des catholiques, qu'ils combattaient, que sur des points de discipline plutôt que de dogme. Ils demandaient que le commun des fidèles communiât sous les deux espèces, et que les prêtres prêchassent librement la parole de Dieu, c'est-à-dire fussent à peu près indépendants de l'autorité épiscopale et papale; enfin, que le clergé renonçât à la possession des biens temporels. Ils prirent leur nom du calice, qu'ils réclamaient pour le peuple. Les picards, très-peu nombreux, sont aussi fort mal connus; on prétend qu'ils étaient adamites, c'est-à-dire qu'ils prêchaient la nudité primitive et la promiscuité; mais ce n'est peut-être là qu'une de ces calomnies dont on a coutume de poursuivre ceux qui n'ont pas été les plus forts. Les taborites, ainsi nommés d'une montagne sur laquelle ils avaient bâti une forteresse inexpugnable, furent les plus hardis dans leurs agressions, comme les plus terribles et les plus vaillants dans la guerre.

Ils n'admettaient d'autre autorité que les livres saints, dans lesquels il appartenait à chacun de chercher les éléments de sa croyance et les principes de sa conduite; c'est ce que devaient proclamer plus tard les protestants. Suivant certaines traditions, nombre d'entre eux seraient allés bien au delà du protestantisme; et, se dégageant des préjugés ascétiques, ils auraient professé la légitimité des passions et des instincts naturels. Satan aurait été, à leurs yeux, le représentant de la chair et de la nature persécutées contre toute raison. De là ce salut au nom de Satan, dont ils auraient usé entre eux, comme d'un mot d'ordre, dans leur guerre pour la réhabilitation de la nature. Celui, disaient-ils en s'abordant, celui à qui on a fait tort te salue. Pour tout ce côté de l'histoire des taborites, qui est, il faut l'avouer, assez problématique, on peut consulter le roman de Mme Sand, *Consuelo*. Mais hâtons-nous de rentrer dans l'histoire certaine. Elle témoigne que les conceptions politiques des taborites furent d'une hardiesse étrange, comme leur ferveur fut empreinte d'un caractère d'exaltation sauvage; leur grand capitaine Ziska sembla se croire un ange exterminateur envoyé de Dieu. Il disait sans cesse ces paroles de l'Ecriture : « C'est à présent le temps du zèle et de la fureur, » et il agissait en conséquence. « Ses soldats attendaient le règne du Christ et la république universelle directement gouvernée par Dieu, et cette république future leur apparaissait sous la forme de la communauté, de la terre toute à tous; le moyen âge tout entier était à leurs yeux une heure maudite dont ils voulaient effacer les derniers vestiges. Toutes les églises, tous les couvents, toutes les maisons de prêtres devaient disparaître de la surface de la terre; tous les travaux des Pères et des docteurs devaient être mis à néant; la Bible était le seul livre du chrétien; les sacrements, les symboles devaient être supprimés sous le règne du Christ. » (Henri Martin.) Certes, cet emportement forcené contre les institutions du passé avait bien son côté grand. Les taborites, d'ailleurs, montrèrent qu'ils savaient mettre l'énergie de leur conduite à la hauteur de leurs opinions. Toutes les forces de l'empire germanique, accrues des bandes de croisés que Rome lança contre les hérétiques, ne purent tenir contre leurs légions indisciplinées, mais remplies d'un enthousiasme furieux; ils détruisirent à plusieurs reprises des armées entières. Les Allemands disaient proverbialement que dans chaque Bohémien il y avait cent démons. L'orthodoxie ne savait plus à quel saint se vouer. Partout où les *hussites* victorieux se répandaient, églises, presbytères et monastères croulaient dans les flammes; les prêtres, les moines, les nonnes étaient exterminés, non sans subir parfois d'atroces supplices. On dit qu'en dix ans les *hussites* immolèrent quinze mille clercs à la mémoire de Jean Hus. Jean Ziska, qui, borgne d'abord, puis aveugle, les conduisit toujours de victoire en victoire, fut leur premier chef. Il détruisit pour son compte six cents églises ou couvents. Après cette œuvre faite, se sentant mourir, il ordonna, dit-on, à ses officiers, de faire faire un tambour de sa peau dès qu'il serait mort, afin de les conduire encore à la victoire et de les animer contre des ennemis qu'il exécrait. A Ziska succédèrent les deux Procope. Avec eux la lutte ne déchut pas de sa grandeur sauvage. L'Eglise romaine, désespérant de triompher par la force, essaya de séparer par la diplomatie ces sectes qui n'étaient que trop divisées entre elles. Ziska, entre deux campagnes contre les impériaux, avait écrasé les picards. L'Eglise s'adressa aux calixtins, moins farouches que les taborites. Les calixtins, épuisés par leurs victoires mêmes, prêtèrent l'oreille à ces propositions; ils envoyèrent des députés au concile de Bâle. Ces députés accédèrent à un traité assez équivoque qui leur garantissait provisoirement la communion sous les deux espèces. La promulgation de ce pacte fut le signal de la guerre civile; les taborites voulurent s'opposer par la force à son exécution. Ils furent vaincus dans deux batailles gigantesques où périrent les deux Procope (1434). Après quoi la Bohême rentra dans le sein de l'Eglise, et Sigismond, le roi légitime, remonta sur le trône, à certaines conditions qui furent mal remplies, comme les calixtins auraient dû s'y attendre. Aussi les troubles recommencèrent-ils, mais avec un caractère moins grandiose et des succès beaucoup moins décisifs. Un seigneur calixtin, Georges Podiebrad, punit la mauvaise foi de Sigismond dans son petit-fils, Ladislas II, qu'il renversa du trône, pour se mettre à sa place. Il fut renversé lui-même, quelques années après, par Mathias Corvin, aidé des partisans de l'Eglise romaine. Quelques restes des anciens *hussites* se sont prolongés jusqu'à nos jours. Les frères moraves, d'abord appelés frères bohêmes, en descendent directement; mais ils ont modifié notablement les doctrines primitives.

Hussites devant Naumbourg (LES), drame de Kotzebue. C'est là, sans contredit, la pièce la plus populaire de Kotzebue, et elle doit la réputation dont elle jouit et l'accueil qu'on lui a toujours fait en Allemagne à une situation de toute beauté qui occupe tout le second acte. Lorsque Procope, le successeur de Ziska, met le siége devant Naumbourg, les magistrats prennent la résolution d'envoyer tous les enfants de la ville au camp ennemi, pour demander la grâce des habitants. Ces pauvres enfants doivent aller seuls implorer les fanatiques soldats qui n'épargnaient ni le sexe ni l'âge. Le bourgmestre offre le premier ses quatre fils, dont le plus âgé a douze ans. La mère demande qu'au moins il y en ait un qui reste auprès d'elle; le père a l'air d'y consentir; mais réduite à choisir celui qu'elle veut soustraire à la mort, la mère flotte incertaine et trouve toujours que celui que le père regretterait le moins à cause de ses défauts est le plus parfait et celui qu'elle aime le mieux. Elle est enfin obligée de convenir que le choix est impossible, et qu'il vaut mieux que tous partagent le même sort. Au second acte, on se trouve dans le camp des hussites. Les soldats, qui ont aperçu dans la plaine une foule d'enfants qui marchent en troupe, une branche de chêne à la main, ne peuvent concevoir ce que cela signifie. Ils prennent leurs lances, et se placent à l'entrée du camp, pour en défendre l'approche. Les enfants s'avancent sans crainte, et les Hussites reculent involontairement, irrités d'être attendris, et ne comprenant pas eux-mêmes ce qu'ils éprouvent. Procope sort de sa tente; il se fait amener le bourgmestre, qui avait suivi de loin les enfants, et lui ordonne de désigner ses fils. Le bourgmestre s'y refuse; les soldats le saisissent; mais au même instant, les quatre enfants sortent de la foule et se précipitent dans les bras de leur père. La pièce finit heureusement. Procope, attendri, fait grâce. Le troisième acte, qui est un hors-d'œuvre, se passe en fêtes et félicitations provoquées par la magnanimité du chef des hussites. Tout le mérite de la pièce est dans la situation émouvante du second acte; encore Kotzebue n'est-il pas parvenu à peindre avec des couleurs frappantes ce terrible camp des hussites, dont Shakspeare, Schiller ou Gœthe auraient fait un tableau de maître.

HUSSITISME s. m. (u-si-ti-sme; *h* asp. — rad. *hussite*). Hist. relig. Doctrine des hussites.

HUSSON (Pierre-Antoine), général français, né à Grenoble en 1769, mort à Paris en 1833. Simple soldat avant la Révolution, il fit toutes les campagnes de la République et de l'Empire, et se distingua à la défense de Dantzig, comme général de brigade. Il assista à la bataille de Waterloo, puis se soumit à Louis XVIII et obtint le grade de lieutenant général honoraire en 1826.

HUSSON (Henri-Marie), médecin français, né à Reims (Marne) en 1772. Elève du célèbre chirurgien Desault, il entra en 1792 comme sous-aide-major dans l'armée, devint aide-major l'année suivante, puis retourna en 1794 à Paris, pour y compléter ses études médicales, et passa son doctorat en 1799. Peu de temps après, Husson fut nommé sous-bibliothécaire de la Faculté de médecine, secrétaire du comité de vaccine, puis devint successivement médecin de l'Hôtel-Dieu (1806), du Lycée impérial (1809), et membre de l'Académie de médecine. Ce médecin a puissamment contribué à la propagation de la vaccine. Nous ignorons la date de sa mort. Parmi ses écrits, nous mentionnerons : *Essai sur une nouvelle doctrine des tempéraments* (1798); *Recherches historiques médicales sur la vaccine* (1801, in-8°); *Rapports sur la vaccine*, publiés chaque année par ordre du ministre de l'intérieur, de 1803 jusqu'en 1820 (Paris, 15 vol. in-8°), etc.

HUSSON (Eugène-Alexandre), général français, frère du précédent, né à Reims (Marne) en 1786, mort à Fontainebleau en 1868. Sous-lieutenant en 1804, il fit, de 1805 à 1808, les guerres d'Autriche, de Prusse, de Pologne, d'Espagne, fut fait prisonnier à Baylen en 1808 et conduit sur les pontons anglais, où, pendant six ans, il eut à subir une dure captivité. Rendu à la liberté en 1814, il fut blessé au combat des Quatre-Bras (1815), devint chef de bataillon en 1819 et quitta le service en 1822. Lors de la révolution de 1830, il prit une part active à la chute du gouvernement des Bourbons, et devint sous Louis-Philippe lieutenant-colonel (1831), colonel du 42e de ligne (qui fit, par sa résistance, échouer la tentative de Louis Bonaparte à Boulogne) [1838], maréchal de camp en 1845. Husson commandait la subdivision militaire de l'Aube lors de la révolution de 1848 : il fut mis à la retraite. Les électeurs de l'Aube l'envoyèrent à l'Assemblée législative; il ne s'y signala guère que par ses virulentes sorties contre les Anglais, appuya la politique de l'Elysée et vota avec la majorité. Après le coup d'Etat criminel du 2 décembre, Husson devint membre du Sénat (1852) et fut promu deux ans plus tard grand officier de la Légion d'honneur. Anglophobe enragé, Husson se faisait remarquer au Sénat par ses boutades et par ses interruptions excentriques. Le parti du passé et de la routine avait en lui un partisan décidé, et c'est avec une brutale franchise qu'il exprimait son dédain pour les choses du progrès.

De 1819 à 1822, il a publié une série de petits *Manuels* d'instruction militaire à l'usage des sous-officiers et soldats; en 1836, il fit un *Aide-mémoire de l'officier supérieur d'infanterie*. Enfin il a recueilli et annoté les *Maximes de guerre de Napoléon I*er (1850).

HUSSON (Jean-Honoré-Aristide), sculpteur, né à Paris en 1803, mort en 1864. Il avait été graveur sur métaux et estampeur, lorsqu'il se tourna vers l'étude de la sculpture, prit des leçons de David d'Angers (1823), remporta le second prix de Rome en 1827, et en 1830 le premier prix pour une composition représentant *Thésée vainqueur du Minotaure*. Depuis 1832, M. Husson a exposé un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Adam et Eve* (1832); *Dante et Virgile* (1836), bas-relief qui se trouve à Boulogne-sur-Mer; l'*Ange gardien et le pécheur repentant* (1837), groupe qui lui valut une grande médaille d'or et fut acheté par l'Etat; les statues de *Voltaire* et de *Bailly* (1838), à l'Hôtel de ville de Paris; l'*Eté et l'Automne*, figures allégoriques pour l'une des fontaines de la place de la Concorde (1839); *Saint Bernard* (1840), pour l'église de la Madeleine; *Saint Louis, Marguerite de Provence, Philippe le Hardi*, le *Maréchal Suchet*, pour le musée de Versailles; *Du Guesclin, Sarrazin*, le *Général Desaix, Eustache Lesueur*, pour le Louvre; *Deux anges en adoration*, figures en bois, pour l'église Saint-Vincent-de-Paul (1844); *Haydée* (1850), musée de Grenoble; *Clovis*, pour l'église Sainte-Clotilde (1851); le physicien *Coulomb*, pour le Conservatoire des arts et métiers, etc. Citons encore de ce sculpteur estimable une *Victoire* pour les funérailles de Napoléon Ier; enfin, les bustes de *Cassini*, de *Henri III*, de *Blanche de Castille*, de *Louis-Philippe*, de *Gouvion Saint-Cyr*, de *Boissy d'Anglas*, etc.

HUSSON (Jean-Christophe-Armand), administrateur français, membre de l'Institut, né à Claye (Seine-et-Marne) en 1809. D'abord surnuméraire dans l'administration des postes, il entra, en 1830, comme simple commis à la préfecture de la Seine. Grâce à ses connaissances sérieuses, à ses habitudes de travail incessant, M. Husson parvint, après avoir passé par tous les échelons de la hiérarchie, au grade de chef de division. Il fut, en cette qualité, chargé de l'organisation d'importants services municipaux, sur les diverses branches desquels il a rédigé des rapports étendus.

Le 1er janvier 1860, M. Husson fut nommé directeur de l'administration générale de l'assistance publique, à Paris, en remplacement de M. Davenne, admis à la retraite. Avec des ressources relativement disproportionnées, il sut mettre l'organisation des hôpitaux et des institutions de bienfaisance en état de faire face aux exigences qui ont été la suite de l'agrandissement et de la transformation de la capitale. Il créa un magasin central, qui achète et conserve dans ses vastes entrepôts tous les objets matériels dont les hospices et les hôpitaux peuvent avoir besoin, introduisit dans les hôpitaux un régime alimentaire plus réparateur que l'ancien, fonda une statistique médicale, accrut l'importance de l'enseignement médical dans les établissements dépendant de l'assistance publique, et introduisit de nombreuses améliorations dans ce service. En 1863, M. Husson fut nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et, cette même année, membre associé de l'Académie de médecine. Après la révolution du 4 septembre 1870, il se démit de ses fonctions de directeur de l'assistance publique et fut mis à la retraite le 27 du même mois. Le 10 juin 1871, M. Husson fut appelé au poste de secrétaire général de la préfecture de la Seine, et chargé particulièrement par M. Léon Say de la direction des finances. Depuis, il a été membre de la commission chargée de rétablir les actes de l'état civil parisien. M. Husson est, depuis 1867, commandeur de la Légion d'honneur. Outre des articles insérés dans le *Globe*, journal saint-simonien, dans le *Courrier français*, le *Constitutionnel*, le *Messager des chambres*, la *Revue encyclopédique*, le *Droit*, le *Magasin pittoresque*, etc., outre d'importants rapports sur les cimetières de Paris (1842), sur les marchés publics à l'étranger (1846), sur les pompes funèbres (1851), etc., on lui doit : *Géographie industrielle et commerciale de la France* (1838, in-8°); *Traité de la législation des travaux publics et de la voirie en France* (1841-1842, 2 vol. in-8°), plusieurs fois réédité; les *Consommations de Paris* (1856, in-8°), ouvrage qui a obtenu en 1857 le prix Montyon de statistique, décerné par l'Académie des sciences; *Etudes* sur les hôpitaux, considérés sous le rapport de leur construction, de la distribution de leurs bâtiments, de l'ameublement, de l'hygiène, du service et des salles de malades (1862, in-4°, avec figures dans le texte et planches); *Discours sur la mortalité des jeunes enfants* (1866), etc.

HUSTINGS s. m. pl. (eu-stingss; *h* asp. — mot angl.). Assemblée libre d'électeurs, dans laquelle un candidat à la Chambre des communes vient haranguer le peuple et soutenir sa candidature : *Se présenter aux* HUSTINGS. ‖ Sorte de tribune sur laquelle montent les candidats pour prendre la parole.

— *Cour des hustings*, Ancien tribunal de la Cité de Londres, devant lequel se jugeaient en appel les questions décidées par le shérif, et qui connaissait en général de toutes les causes relatives aux intérêts civils des citoyens.

HUSUM, ville de Prusse, dans la nouvelle province du Slesvig, sur une baie de la mer du Nord, à 31 kilom. O. de Slesvig; 5,000 hab. Port d'hiver de 5e classe; belle église, école bourgeoise supérieure, bibliothèque. Commerce de farine, de pelleteries et d'os d'animaux; foire aux bestiaux très-importante; fabriques d'esprits, fonderies, mégisseries, brasseries, manufactures de tabac, de toiles, etc. La ville est administrée par des bourgmestres, quatre conseillers et un collége de représentants de la bourgeoisie, formé de huit membres. L'*amtman* ou préfet occupait, avec les principales autorités de son département, le vieux château qui servait jadis de résidence aux duchesses douairières de Slesvig.

HUTCHESON (Francis), philosophe anglais, fondateur de l'école écossaise, né en Irlande, mort en 1747. Ses dispositions naturelles avaient décidé son père, ministre dissident, à l'envoyer de bonne heure finir ses études à l'université de Glascow, après quoi il revint en Irlande, où on se proposait de le faire entrer dans l'Eglise. Mais il préféra ouvrir une école à Dublin. L'enseignement, paraît-il, ne l'absorbait pas tout entier, car il trouva le temps d'écrire et de publier, sous le voile de l'anonyme, des *Recherches sur les idées de beauté et de vertu* (Londres, 1725, in-8°), dont il fut fait une traduction française (Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12) par Eidous. Ce livre fit immédiatement à l'auteur une grande réputation. Son *Essai sur les passions* (Londres, 1728, in-8°) acheva de le mettre en évidence. Il fut suivi de quelques opuscules publiés dans le recueil ayant pour titre : *Lettres d'Hibernicus*, après quoi Hutcheson ne publia plus rien de son vivant, parce qu'il était entièrement absorbé par ses travaux de professeur. En effet, dès 1729, il s'était chargé d'un cours de philosophie morale à l'université de Glascow, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Le principal fondement de la renommée d'Hutcheson est son ouvrage intitulé : *Système de phylosophie morale* (Glascow, 1755, 2 vol. in-4°), publié par son fils. Il y a des époques diverses à considérer dans la vie philosophique d'Hutcheson. Au début, lors de ses *Recherches sur les idées du beau et du bien*, il ne songe point encore à faire de la psychologie un système méthodique; il se contente d'indiquer, sous le nom de sens interne, la faculté qui discerne le beau, et celle qui discerne le bien sous celui de sens moral. Sur la question de l'origine des idées, qui préoccupait et divisait si fort les philosophes du XVIIIe siècle, Hutcheson partage entièrement l'opinion de Gassendi et de Locke, c'est-à-dire qu'il se déclare l'adversaire résolu des idées innées, et attribue toutes nos idées à la sensation et à la conscience.

La morale d'Hutcheson n'a non plus rien d'original, et on lui a fait beaucoup d'honneur de le considérer comme le fondateur d'une école qui a produit des philosophes d'une valeur bien autrement considérable que la sienne. Il emprunte à Richard Cumberland une idée dont il se propose de faire le fondement de son système : c'est que la bienveillance est le mobile de toutes nos actions. D'ailleurs, les préoccupations politiques de l'auteur se traduisent sans cesse. Il discute les droits des gouvernants, les formes du gouvernement. Il y a, d'après lui, deux catégories de gouvernements : les gouvernements mixtes et les gouvernements simples. Il établit que le meilleur est un mélange de ces deux formes, et il indique la formule du gouvernement dont on n'a trouvé le nom que plus tard, le gouvernement constitutionnel. En résumé, Hutcheson est un professeur éminent, qui disserte sur un programme tracé par d'autres. Il est spirituel, ingénieux, honnête, perspicace; il joint à ces qualités déjà précieuses celle d'être un excellent écrivain, clair, méthodique et simple. Toutes ces qualités réunies expliquent sa grande réputation, sans la justifier entièrement.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de cet auteur : *Abrégé de philosophie morale*, en latin (Glascow, 1742, in-12); *Coup d'œil sur la physique*, en latin (Glascow, 1742, in-8°); *Introduction à la philosophie morale* (Glascow, 1747, in-12).

HUTCHINIE s. f. (u-tchi-nî; *h* asp. — de *Hutchin*, sav. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, tribu des pergulariées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Inde.

HUTCHINS (Thomas), géographe américain, né dans le New-Jersey vers 1730, mort en 1789. Il servit dans l'armée anglaise contre les Indiens de la Floride, puis se démit de son grade d'officier, fut arrêté à Londres en 1779, sous la prévention de correspondre avec Franklin, qui représentait en France les colonies anglo-américaines insurgées, retourna en Amérique lorsqu'il eut recouvré la liberté et fut nommé géographe général des Etats-Unis. On a de lui : *Esquisse historique de l'expédition de Bouquet contre les Indiens de l'Ohio* (1765); *Description topographique de la Virginie, de la Pensylvanie, du Maryland et de la Caroline*, avec des cartes (1778); *Description topographique et historique de la Louisiane, de la Floride occidentale et de Philadelphie* (1784).

HUTCHINSIE s. f. (u-tchain-sî — de miss *Hutchins*, bot. irlandaise). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des lépidinées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Europe. ‖ Syn. de POLYSIPHONIE, genre d'algues.

HUTCHINSON (Francis), écrivain anglais qui vivait à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle. Il écrivit contre les livres de sorcellerie un ouvrage intitulé : *Essai historique sur le sortilége, avec des observations sur divers points propres à éclaircir divers passages de l'Ecriture sainte* (1718). Ce livre est dialogué entre quatre interlocuteurs : un ecclésiastique, un avocat, l'auteur et un membre du jury, car c'était au jury que ce genre d'affaires était donné à juger. Hutchinson conclut à l'absurdité et à l'extravagance de la sorcellerie. Son livre n'avait pas grande utilité, car la superstition à laquelle il s'attaquait était à peu près morte au temps de l'auteur.

HUTCHINSON (John), philosophe, théologien et savant anglais, né à Spennythorn, dans le comté d'York, en 1674, mort à Londres en 1737. Son père tenait un hôtel. Un gentilhomme, qui prenait sa pension chez lui, remarquant chez le jeune Hutchinson des dispositions particulières, consentit à lui donner des leçons. Plus tard, il fut recommandé au comte de Scarborough et au duc de Somerset; le comte en fit son intendant. Ayant eu à voyager pour le compte de son maître, Hutchinson recueillit des observations qu'il a publiées sous le titre : *Observations faites par J. H., principalement en* 1706. L'ouvrage révélait chez le jeune écrivain des qualités qui le firent apprécier du duc de Somerset, grand écuyer du roi George Ier. Le duc lui confia immédiatement la charge de *riding purveyor* ou intendant de ses écuries, avec un traitement de 5,000 francs. Dans ses excursions dans le nord de la Grande-Bretagne et le pays de Galles, Hutchinson avait réuni une précieuse collection de fossiles, qui appartient aujourd'hui à l'université de Cambridge. Depuis, Hutchinson avait tourné sa curiosité vers un autre but : il essaya d'accorder les récits de Moïse avec les principes modernes des sciences naturelles. Ses *Principes de Moïse* parurent en 1724, et la singularité des doctrines de l'auteur attira aussitôt l'attention sur sa personne. La philosophie de Newton faisait alors autorité. Hutchinson attaquait courageusement la physique de l'illustre auteur du système de la gravitation universelle, peu conforme, selon lui, à celle de la Bible. Ce bruyant début n'aurait pourtant pas tiré le téméraire auteur de l'obscurité, si, dans la préface de la seconde partie de son ouvrage, il n'avait insinué que les trois personnes de la Trinité signifient les trois agents principaux de la nature : le feu, la lumière et l'esprit, qui seraient trois états différents d'une même substance. Ceci était bien plus audacieux encore que de s'attaquer à Newton. Les *Principes de Moïse* accusent chez Hutchinson beaucoup de talent et de savoir, mais plus encore de singularité. Pour lui, chaque racine hébraïque est une source à laquelle son imagination féconde puise des sens cachés. La forme des lettres elle-même représente une série d'objets matériels. A l'entendre, la Bible n'est qu'un vaste hiéroglyphe. Hutchinson est d'ailleurs d'une intolérance excessive. Il n'y avait pas jusqu'à son médecin qui n'eût à souffrir de son humeur. Quelque temps avant sa mort, le disciple d'Esculape conseillait une saignée et menaçait son malade, en plaisantant, de l'envoyer bientôt à Moïse. « Je crois bien, dit l'irascible docteur, que vous m'y enverriez en effet. » Et il prit un autre médecin qui ne l'empêcha pas d'aller à Moïse, s'il ne l'y envoya pas.

Les idées bizarres d'Hutchinson lui avaient acquis des partisans. Les principaux furent Bates, Jones et l'évêque Hornes, dont on ne se souvient plus, mais qui tinrent une place considérable dans la polémique religieuse au XVIIIe siècle. Il en résulta la secte des hutchinsoniens, qui était à peu près morte en 1793.

Si Hutchinson était un théologien risqué, il était du moins un mécanicien de talent. Une machine construite par lui en 1712 pour obtenir la longitude en mer eut l'approbation de Newton, et quelques inventions du même genre sont encore en usage en Angleterre. Les *Œuvres* d'Hutchinson ont été publiées à Londres en 1648 (12 vol. in-8°).

HUTCHINSON (Thomas), homme d'Etat anglo-américain, né à Boston en 1711, mort en 1780. Successivement marchand, jurisconsulte, agent de la ville de Boston à Londres (1738), il devint ensuite membre de la Chambre du Massachusetts, qu'il présida pendant trois ans, membre du conseil de la colonie (1749-1766), lieutenant gouverneur (1758) et grand juge (1760). Aux débuts de la lutte entre les colonies de l'Amérique du Nord et l'Angleterre, il appuya les prétentions de la métropole, se rendit odieux à la population et n'en fut pas moins nommé gouverneur du Massachusetts en 1770. Les colons, ayant appris qu'il avait demandé l'emploi de la force pour les comprimer, réclamèrent, mais en vain, sa destitution. Néanmoins, lors de l'arrivée du général Gage (1774), il jugea prudent de s'embarquer pour l'Angleterre, où il mourut dans l'obscurité. On lui doit : *Histoire de la colonie du Massachusetts* (1760-1767, 2 vol. in-8°); *Collection de documents originaux relatifs à l'histoire de la colonie du Massachusetts* (1769).

HUTCHINSON (John-Hely), jurisconsulte et homme d'Etat anglais, né à Dublin en 1715, mort en 1794. Il remplit les fonctions de premier avocat du roi, de secrétaire d'Etat, se fit donner plusieurs sinécures lucratives et

montra de remarquables talents administratifs. Son avidité était telle, que le ministre lord North disait en parlant de lui : « On donnerait à cet homme l'Angleterre et l'Irlande, qu'il demanderait encore l'île de Man pour s'en faire un jardin potager. »

HUTCHINSON (Richard-Hely), comte DE DONOUGHMORE, homme politique anglais, fils du précédent, né à Dublin en 1756, mort à Londres en 1825. Il se fit recevoir docteur à Dublin, devint, en 1779, représentant de Cork, et fut nommé, en 1781, directeur des douanes royales. Lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et la France (1794), il leva un régiment, dont son frère John-Hely prit le commandement, et contribua à comprimer une insurrection dans le comté de Cork. En 1800, Hutchinson reçut le titre de comte de Donoughmore et alla siéger dans le Parlement anglais, où il se prononça à plusieurs reprises en faveur de la liberté des catholiques d'Irlande et vota avec l'opposition sous les divers ministères qui eurent le pouvoir de 1807 à 1820. S'étant alors rapproché du gouvernement, il reçut, en 1821, un siége à la Chambre des lords.

HUTCHINSON (John-Hely), comte DE DONOUGHMORE, général anglais, frère du précédent, né en 1757, mort en 1832. Il entra au service en 1774, alla visiter Paris, où il se lia avec La Fayette, puis retourna en Irlande, où il venait d'être élu député dans le comté de Cork. Après avoir comprimé, à la tête d'un régiment levé par son frère, une révolte qui venait d'éclater, il fit, sous les ordres d'Abercrombie, la campagne de Flandre contre les Français, commanda en second, sous lord Cornwallis, à la bataille de Castlebar (1798), et à l'affaire de Couanghen, et prit une part brillante à l'expédition du Helder (1799). Peu après, il passait en Egypte, succédait à Abercrombie dans le commandement en chef de l'armée anglaise et obligeait nos troupes à se renfermer dans Alexandrie et à capituler (juillet 1801). Ce fait d'armes lui valut le titre de baron d'Alexandrie, le grade de lieutenant général et une pension de 2,000 livres sterling. En 1806, il remplit, mais avec peu de succès, diverses missions diplomatiques en Prusse et en Russie, et fut envoyé, en 1820, auprès de la reine Caroline pour la décider à renoncer à ses droits. A la mort de son frère, en 1825, il était devenu comte de Donoughmore. — Son neveu, John-Hely HUTCHINSON, troisième comte de Donoughmore, né à Wexford (Irlande) en 1787, mort en 1851, s'est fait connaître par la part qu'il prit, en 1816, à l'évasion du comte de La Valette, condamné à mort et enfermé à la Conciergerie. Il s'associa au général Robert Wilson et au jeune Bruce pour cette généreuse entreprise, tint La Valette caché chez lui après son évasion, l'aida à quitter Paris et à trouver un asile sûr, fut condamné à trois mois de prison pour sa noble action et retourna en Angleterre après l'expiration de sa peine.

HUTCHINSONIEN s. m. (u-tchain-so-niain — du nom de *Hutchinson*, le fondateur). Hist. relig. Membre d'une secte fondée en Angleterre à la fin du XVIIe siècle : *Les* HUTCHINSONIENS *prenaient dans un sens figuré tous les textes de l'Ecriture.*

HUTH (Georges-Léonard), naturaliste et médecin allemand, né à Nuremberg en 1705, mort dans la même ville en 1761. Il étudia la philosophie et la médecine à Altdorf, à Strasbourg, à Paris, en Hollande, où il suivit les leçons de Boerhaave, puis se fixa à Nuremberg, où il devint membre du *Collegium physicum* (1733), médecin des maladies contagieuses (1752) et médecin de l'hôpital. L'Académie des curieux de la nature le reçut au nombre de ses membres sous le nom d'*Hygienus II*. Ses principaux ouvrages sont : *Passe-temps agréable et utile, accompagné d'observations sur diverses espèces d'animaux aquatiques, de reptiles et d'oiseaux dessinés et gravés d'après nature* (Nuremberg, 1748-1752, 2 vol. in-fol.); *Collection de différents oiseaux exotiques et rares*, avec planches (Nuremberg, 1749, in-fol.); *Hortus nitidissimus* (Nuremberg, 1750), en collaboration avec Murr; *Piscium, serpentum, insectorum, aliorumque nonnullorum animalium necnon plantarum quarumdam imagines* (Nuremberg, 1750, in-fol.).

HUTIE s. f. (u-sî). Mamm. V. HOUTIE.

HUTIN adj. m. (u-tain). Tapageur, querelleur, emporté. ‖ Vieux mot resté comme surnom à Louis X, roi de France. On a dit aussi HUTINEUX.

HUTIN (Charles), peintre et sculpteur, né à Paris en 1715, mort à Dresde en 1776. Elève de F. Lemoine, il remporta, en 1736, le grand prix de peinture et se rendit à Rome, où, pendant dix ans, il s'adonna principalement à la sculpture, et reçut des leçons de Slodz. Séduit par les offres brillantes du chargé d'affaires de Saxe, il alla se fixer à Dresde; Hutin devint alors membre de l'Académie des beaux-arts de cette ville (1847), exécuta une remarquable statue en marbre, *Caron*, puis revint vers la peinture et exécuta de bons tableaux de genre, notamment : la *Jeune fille tenant une lettre*, un petit chef-d'œuvre qu'on voit au musée de Dresde; la *Femme allumant le feu*; un *Homme conduisant du vin sur une charrette*, au musée de Madrid. On lui doit, en outre, quelques tableaux religieux, de beaucoup inférieurs à ses tableaux de genre, et d'excellentes eaux-fortes.

HUTIN (Philippe), médecin français, né à La Neuville (Meuse) en 1802. A la suite de brillantes études à l'Ecole de médecine de Paris, où il remporta plusieurs prix, il passa son doctorat (1830), et se fixa à Paris, où il fut, sous le règne de Louis-Philippe, médecin en chef de l'état-major général de la garde nationale. Outre des articles et des mémoires insérés dans la *Bibliothèque musicale*, on a de lui : *Manuel de physiologie* (1825, in-18); *Examen pratique des maladies de matrice* (1840, in-8°); *Guide des baigneurs aux eaux de Plombières* (1842, in-18); *Etude de la stérilité chez la femme* (1859, in-18); *Sur la criminalité et le régime des prisons; Recherches pour servir à l'histoire anatomique, physiologique et pathologique du canal digestif et de la moelle épinière.*

HUTIN (Jean-Félix-Mathurin), chirurgien militaire français, né au commencement du XIXe siècle. Elève de l'hôpital d'instruction de Metz (1825), il prit part, en qualité d'aide-major, aux campagnes de Grèce (1828), d'Alger (1830), fit celle de Constantine (1836) comme chirurgien en chef, puis est devenu successivement médecin en chef des Invalides (1845-1858), inspecteur du service de santé militaire et membre du conseil de santé des armées. On lui doit : *Fragments historiques et médicaux sur l'hôtel des Invalides* (1851, in-8°); *De l'extraction des corps dans les plaies par armes à feu* (1852, in-4°), travail couronné par l'Académie de médecine; *Statistique des hernies à l'hôtel des Invalides* (1853); *Recherches sur le tatouage* (1853, in-8°); *Anatomie pathologique des cicatrices* (1855), etc.

HUTLA s. m. (u-tla). Mamm. Nom vulgaire d'une petite espèce d'agouti.

HUTTANY, ville de l'Indoustan. V. HETTENY.

HUTTE s. f. (u-te; *h* asp. — du germanique : ancien haut allemand *hutta*, allemand *hütte*, danois *hytte*, probablement le même que l'irlandais *eota*, erse *cot*, hutte, kymrique *cwt*, *cut*, l'ancien slave *kotitsi*, petite cabane, polonais *kotora*, tente, et le sanscrit *kuta*, *kuti*, *kûti*, maison, *kôta*, *kuttiza*, *kuttima*, hutte, *kuttara*, tente, *kutala*, *kutanka*, toit, *kutumba*, famille, etc. D'autres comparent le gothique *hethjô*, chambre à coucher). Sorte de petite loge grossière, pouvant servir d'habitation au moins passagère : *Une* HUTTE *de paille. Une* HUTTE *de terre. Il n'y a point d'Indien si misérable qui, sous sa* HUTTE *d'écorce, n'entretienne une superbe idée de sa valeur individuelle.* (De Tocqueville.) *Les Groenlandais se construisent, en hiver, une* HUTTE *de glace et y résident paisiblement.* (X. Marmier.)

— Chasse. Logette mobile et portative, dans laquelle l'oiseleur se cache pour la pipée; logette de chasseur en général.

— **Syn. Hutte, baraque, bicoque, cabane, cahute,** etc. V. CABANE.

HUTTEAU (François-Louis), avocat et jurisconsulte français, né à Malesherbes (Beauce) en 1729, mort à Paris en 1807. Il se fit recevoir avocat en 1757, et acquit, en peu de temps, une place brillante au barreau de Paris. Lorsque Louis XV exila le parlement, il se retira dans sa ville natale, et ne voulut plaider que lorsque ce corps eut été réintégré dans ses fonctions. Membre de l'assemblée provinciale d'Orléans en 1786, Hutteau fut nommé, trois ans plus tard, à Paris, député aux états généraux, et se signala par son attachement à la monarchie, puis se retira à Malesherbes, où il vécut paisiblement. Hutteau avait beaucoup d'esprit et surtout de présence d'esprit. Plaidant un jour une question de prescription, il s'aperçut que les juges étaient tombés dans une douce somnolence. « Oui, messieurs, s'écria-t-il, en frappant sur la barre, oui, messieurs, *præscriptio currit inter dormientes.* » Réveillés en sursaut, les juges écoutèrent en riant la fin de sa plaidoirie. On a de lui une collection de *Mémoires judiciaires* (20 vol. in-4°), et une édition annotée des *Œuvres de Pothier* (1805-1810, 22 vol. in-8°).

HUTTEN (Ulric DE), poëte latin, théologien et homme politique allemand, un des promoteurs de la Réforme, né à Steckelberg (Franconie) le 20 avril 1488, mort dans l'île d'Ufenau, sur le lac de Zurich, le 29 août 1523. Il appartenait à une famille noble qui rêvait pour lui les dignités ecclésiastiques, et l'avait fait entrer, à l'âge de onze ans, dans l'abbaye de Fulda. Cinq ans plus tard, il s'en échappa, et alla, bravant la malédiction paternelle, étudier à Erfurt, d'où il fut chassé par la contagion, puis à Cologne, à Francfort-sur-l'Oder, à Wittembourg, en Italie même, commençant dès lors une vie d'aventures, mêlée de courses errantes, de guerre, de poésie, de luttes politiques et religieuses, et d'ardentes polémiques. A l'âge de vingt ans, après une terrible maladie, il se vit forcé de s'engager comme lansquenet, dans l'armée de Venise. Quand il revint enfin en Allemagne, Hutten, rendu plus grave par ses malheurs, sut gagner en peu de temps l'amitié des hommes les plus éclairés de son époque. C'est alors qu'il publia son *Ars versificatoria*, qui fut accueilli avec enthousiasme, mais ne le tira pas de la misère. Il repartit en 1512 pour Pavie, sur le désir de son père, pour étudier la jurisprudence; mais il jouait de malheur! Pavie fut assiégée et prise cette année même par les Suisses. Malade, dépouillé, maltraité, Hutten s'enfuit à grand'peine à Bologne, visita Rome et revint en Allemagne, en 1514, désespéré, rapportant, dit-on, une maladie trop commune dans les pays des plaisirs faciles. Bien que le fait n'eût rien d'improbable pour un étudiant, il nous a paru douteux. Nous avons cherché et nous croyons avoir trouvé l'origine de ce bruit malveillant; la voici : pendant le siége de Pavie, Hutten eut maille à partir avec des Français, qui l'assiégèrent dans la maison qu'il habitait. Dénué de tout moyen de défense, et croyant sa mort inévitable, il se composa, en vers latins, une épitaphe très-élégante, où on lit, entre autres, ces deux vers :

Hic jacet Huttenus. Galli, *nil tale merenti,*
Insontem gladiis eripuere animam.

Quelque dévot, lisant ces lignes, aura découvert que ces *Galli*, cause de la mort de Hutten, étaient une simple métaphore pour désigner

Ce fruit cuisant de l'amoureux péché,

que les Italiens appellent si irrévérencieusement *morbus gallicus.*

Revenu en Allemagne, Hutten y publia une série d'opuscules politiques, qui montraient déjà sa principale préoccupation. « Partout, dans mes voyages, s'écriait-il, j'ai vu la vérité profanée, poursuivie et opprimée; cette parole d'or, au nom de laquelle l'amour personnifié dans un homme est mort pour le salut de l'humanité, a été partout fondue en un mensonge de fer, grâce aux artifices infernaux des princes et des évêques. Au nom de ces mensonges, je les ai vus gouverner et tyranniser le monde; la religion de l'amour a été profanée et sert d'instrument à l'égoïsme des scélérats et des imbéciles; l'image de l'homme, image divine, est partout humiliée, prostituée, et ma nation, jadis si grande, chantée par les Romains mêmes, et connue par ses hauts faits, est misérablement esclave, manquant du pain spirituel aussi bien que du pain matériel. » Un cruel événement, l'assassinat d'un de ses proches par un prince, le duc de Wurtemberg, avait encore envenimé la haine que les injustices sociales lui inspiraient. Jean de Hutten, cousin d'Ulric, était attaché à la cour du duc, qui essaya de séduire sa femme; n'y pouvant parvenir, il invita le mari à une partie de chasse, et, quand ils furent dans l'épaisseur du bois, il le perça de son épée. Ulric demanda justice de ce crime à l'empereur Maximilien, à qui il adressa cinq harangues, qui sont autant de chefs-d'œuvre d'éloquence pathétique, mais qui demeurèrent sans résultat. Il n'en fallait pas tant pour faire éclater la colère amassée dans cette âme généreuse par le spectacle de la corruption et des injustices humaines. Hutten et Luther, les deux grands démolisseurs, se mirent avec une ardeur irrésistible à leur œuvre de destruction et de rénovation; mais au lieu que Luther, confiné dans ses rancunes de cloître, ne voyait, ne poursuivait, ne désirait que la réformation du dogme et de la discipline ecclésiastique « par le Verbe, » Hutten, lui, élargissant le cadre de son action, s'attaquait avec passion à la tyrannie politique et aux abus sociaux.

Toutefois, la polémique ne modifia nullement ses goûts d'humaniste et ne suspendit pas même ses productions. Sa réputation était si grande à ce moment que l'empereur Maximilien voulut placer sur la tête du poëte une couronne de laurier tressée par la main de la fille de l'illustre Conrad Peutinger; mais, en même temps, Hutten méditait d'autres triomphes. Ses idées de rénovation universelle se manifestent, au milieu des sarcasmes amers et des colères fougueuses, dans ses sanglantes et immortelles satires : *Epistolæ obscurorum virorum*, spécialement dirigées contre le clergé et les moines, satires qui parurent sans nom d'auteur. Mais le retentissement obligea Hutten à se cacher en Italie; des épigrammes à l'adresse d'hommes puissants lui firent encore courir, à Bologne, de sérieux dangers; il dut quitter cette ville et se réfugier à Venise, d'où il ne tarda pas à revenir en Allemagne.

L'électeur Albrecht II, évêque de Mayence, prince plus généreux que dévot, et bien supérieur à toute passion religieuse, accueillit le jeune réformateur. A cette cour libérale et intelligente, Ulric trouva la sécurité et des amis d'élite : Albert Dürer, Grunewald, Erasme, Reuchlin, toute une pléiade d'humanistes, de savants et d'artistes. Livré dès lors tout entier à ses idées de régénération politique et sociale, Hutten se lia avec Franz de Sikingen, et inspira à ce puissant seigneur le projet d'établir l'unité de l'Allemagne sur les ruines de la féodalité princière et épiscopale. Vers 1519, il quitta la cour de Mayence, pour se rendre auprès de Sikingen, à Ebernbourg, afin de travailler à cette vaste entreprise. Une circonstance avait, du reste, hâté sa résolution. Ses pamphlets contre Rome, où il traitait tout simplement les successeurs de saint Pierre de tyrans, de voleurs et de brigands, avaient rendu difficile la situation de son protecteur. Lors de la fameuse diète de Worms, où Hutten avait accompagné Albrecht, il avait été question de la perception d'un impôt, appelé impôt turc, pour défendre la chrétienté contre les musulmans, et Hutten avait eu l'audace de publier un écrit où il était dit : « Les véritables Turcs sont en Italie; le sultan, c'est le pape, et son armée, c'est le clergé. » Le pape, à la suite de cette incartade, demanda à l'évêque de Mayence l'extradition de Hutten; celui-ci, pour éviter à son protecteur de cruels embarras, se décida à quitter volontairement la cour du généreux Albrecht.

Les biographes de Hutten nous le montrent, à ce moment, hésitant avant de pousser plus loin l'exécution de ses dangereux projets. Son père venait de mourir, lui laissant un héritage considérable; sa vieille mère le suppliait de rentrer au foyer domestique, lui montrant le calme de la vie de famille, le bonheur sans trouble ni amertume, en regard d'une vie de persécution et d'incessants combats. Ulric hésita, fut sur le point de se marier, puis, emporté tout à coup par sa nature audacieuse, il renonça à son héritage en faveur de sa mère, fit ses adieux à sa fiancée et partit pour Ebernbourg. *Alea jacta est!* c'est la devise qu'il adopta désormais, n'ignorant pas que la lutte à laquelle il se vouait en avait conduit bien d'autres au bûcher. Le plan de Hutten peut se résumer en quelques mots : unir la bourgeoisie, le peuple et la petite noblesse dans une action commune contre les princes et les évêques régnants.

On était alors en 1521. Hutten entra en relation avec Luther, dont les écrits lui semblaient inspirés des mêmes sentiments que les siens; il lui écrivit d'Ebernbourg une première lettre, avec cette épigraphe : *Réveille-toi, noble liberté!* Hutten et Sikingen, délaissés par l'empereur Charles-Quint, sur qui ils avaient cru pouvoir compter, résolurent de tenter seuls l'entreprise qu'ils avaient conçue. Luther lui-même avait désapprouvé formellement la révolution projetée. A la généreuse épître de Hutten, il répondit par des textes évangéliques, et sur un ton d'un jésuitisme achevé. Hutten rompit dès lors avec le moine défroqué, et lui adressa une dernière lettre, superbe de dédain et d'énergie. « Ecclésiastiques, s'écriait-il, incapables de porter l'épée, propagez le « verbe; » mais nous, gardiens de la liberté, chevaliers de l'Evangile, c'est l'épée à la main que nous tenterons la réforme du monde. »

Au printemps de 1522, les chevaliers de Kronberg, de Schlauenbourg, de Furstenberg, de Helmstædt, de Gemmingen, de Minzingen et beaucoup d'autres seigneurs, venus de la Franconie, de la Souabe et du Rhin, se rassemblèrent à Landau, et conclurent un pacte offensif et défensif pour six ans. Sikingen fut élu pour chef. En même temps Hutten, par ses pamphlets, essayait de soulever les villes libres, la bourgeoisie, la noblesse de second ordre, les paysans. La guerre éclata; Hutten fut envoyé en Suisse, pour y recruter des soldats. La mort de Franz de Sikingen porta un coup funeste à la coalition. Hutten, en apprenant cet événement, tomba à la renverse : « Avec Franz, s'écria-t-il, mon âme est morte, il ne me reste qu'à le suivre. » Œcolampade, pour le distraire de sa douleur, l'emmena à Bâle, où il comptait beaucoup d'amis; mais le clergé le fit expulser de cette ville. Pauvre et découragé, Hutten reprit l'existence vagabonde qu'il avait menée dans sa première jeunesse; il eût pu, cependant, reconquérir aisément une haute position, recommencer une brillante carrière. Il n'avait pas trente-cinq ans; des offres magnifiques lui étaient faites : François Ier lui avait proposé le titre de conseiller et une pension; mais Hutten avait vu ruiner sa seule ambition, la liberté de sa patrie; comme il l'avait dit, son âme était morte. Il retrouva pourtant encore un moment de verve; ce fut pour flétrir Erasme, le trop *prudent* Erasme, qui, à Zurich, avait refusé de recevoir son ami, et même l'avait dénoncé aux autorités de la ville. Grâce à Zwingle, Hutten trouva un asile à Pfarrdorf, dans l'île d'Ufenau. Ce fut là qu'il mourut, à l'âge de trente-cinq ans. Son dernier mot fut : « Malédiction aux traîtres! » — « C'est à douter de la Providence! s'écria Camerarius, l'ami de Mélanchthon, en apprenant cette mort. Hutten avec Sikingen auraient changé la face de l'Allemagne et peut-être celle de toute l'humanité! » Quel homme que celui qui a pu faire concevoir de pareilles espérances et inspirer de pareils regrets!

« Erasme, a dit Zimmermann, vécut grandement et fut honoré par les hommes de son époque; Luther, d'abord l'homme du peuple, puis l'homme des princes, est respecté parmi nous; mais Ulric de Hutten, qui seul fut plus grand que tous les réformateurs ensemble, Hutten a été méconnu des Allemands, et il est presque inconnu à l'étranger. Souvent il n'avait pas de quoi se couvrir, lui qui délaissa sa propre fortune pour se vouer à la régénération de son pays, et, maintenant qu'il est mort, sa tombe est encore veuve d'un monument digne de lui. »

Nous comprenons la haine implacable des catholiques contre Hutten, bien qu'un adversaire généreux comme lui soit préférable, selon nous, à un allié douteux comme le sceptique Erasme; nous nous expliquons même l'indifférence des peuples protestants, dont l'opinion jusqu'ici s'est confondue avec celle de leurs princes, ennemis naturels de l'indépendance; mais le jour de la justice est enfin venu, et la voix des prêtres et des princes ne peut plus couvrir celle de la vérité, qui proclame Hutten le plus grand, le plus vrai, le plus énergique restaurateur de la liberté moderne.

Niceron a donné la liste complète des ouvrages de Hutten; nous n'en indiquerons ici que les principaux : *Ars versificandi* (Wittemberg, 1511, in-4°); *Nemo, seu satyra de ineptis sæculi studiis et veræ eruditionis contemptu* (Augsbourg, sans date, in-4°); *Epistolæ obscurorum virorum* (1516, in-4°); *De guaiaci medicina et morbo gallico liber* (Mayence, 1519, in-4°); *Super interfectione propinqui sui Jo. Hutteni equitis deplorationes, in arce* (Steckelberg, 1519, in-4°); *Dialogi, Fortuna, Febris I, II, Trias romana seu Vadiscus et inspicientes* (Mayence, 1520, in-4°); *Dialogi Hutteni novi* (1521); les *Œuvres complètes* de Hutten ont été publiées par M. E. Münch (Berlin, 1821-1825, 5 vol. in-8°). On a publié aussi ses *Œuvres choisies* (1822-1824, 3 vol. in-8°).

HUTTEN (Philippe DE), aventurier allemand, mort en 1546. C'était un gentilhomme franconien, vraisemblablement parent du précédent. En 1531, il fit partie d'une expédition envoyée par Welser d'Augsbourg pour prendre possession du Venezuela, que Charles-Quint lui avait concédé. Arrivé dans ce pays, Hutten se mit, avec 130 hommes, à la recherche de l'Eldorado, erra pendant quatre ans d'un lieu à un autre, au milieu de souffrances et de périls de tout genre, et fut assassiné au moment où il retournait à Coro. On a de lui de très-curieux et intéressants mémoires, intitulés *Nouvelles de l'Inde*, et qui ont été publiés dans le *Magasin historique littéraire* de Mensel (Bayreuth, 1735).

HUTTENBERG, bourg des Etats autrichiens (Carinthie), à 36 kilom. N.-E. de Klagenfurth; 800 hab. Mines de fer les plus riches de la Carinthie. Hauts fourneaux et forges.

HUTTENHEIM, bourg et commune du Bas-Rhin, cant. de Benfeld, arrond. et à 15 kilom. de Schlestadt; 2,190 hab. Filature et tissage mécanique; 780 métiers à tisser. Belle église paroissiale; chapelle curieuse du XVIe siècle.

HUTTER (Elie), en latin **Hutterus**, philologue et théologien protestant allemand, né à Ulm vers 1554, mort à Nuremberg vers 1602. Il est auteur d'une *Bible* polyglotte, publiée d'abord en quatre langues : hébreu, grec, latin et allemand, puis augmentée des langues française, italienne et saxonne. Hutterus publia aussi, en l'année 1600, un *Nouveau Testament* en douze langues. Cette *Bible* est très-rare.

HUTTER (Léonard), en latin **Hutterus**, théologien protestant allemand, né à Ulm en 1562, mort en 1616. Il reçut sa première éducation de son père, qui était pasteur à Ulm. A trente ans, il fut nommé professeur de théologie à l'université de Wittemberg, où il ne cessa de déployer un zèle ardent, souvent amer, en faveur de l'orthodoxie luthérienne, et traita durement les calvinistes morts pour la défense de leurs opinions. Il les appelait « faux martyrs. » On a de lui de nombreux ouvrages, où son humeur bilieuse se donna carrière.

HUTTICH (Jean), en latin **Huttichius**, archéologue et numismate allemand, né à Mayence vers 1480, mort en 1544. Il alla se fixer à Strasbourg, où il obtint un canonicat, et s'occupa de l'étude des antiquités, particulièrement de celle des monuments romains. Il laissa en mourant une somme importante destinée à doter des filles pauvres qui n'épouseraient pas de soldats. Ses principaux ouvrages sont : *Collectanea antiquitatum in urbe atque agro Moguntino repertarum* (Mayence, 1520, in-fol.); *Vitæ imperatorum cum iconibus et numismatibus* (Strasbourg, 1525); *Collectio diversarum navigationum et itinerum* (Bâle, 1536, in-fol.).

HUTTIER s. m. (u-tié; *h* asp, — rad. *hutte*). Chasse. Oiseleur ou chasseur qui chasse à la hutte.

HUTTON (Guillaume), archéologue et littérateur anglais, né à Derby en 1723, mort en 1815. Fils d'un pauvre journalier, il fut successivement ouvrier dans un moulin à soie, puis dans une fabrique de bonneterie, devint ensuite relieur à Southwell, libraire à Birmingham, épousa à trente-deux ans la fille d'un riche fermier, étendit alors ses spéculations et acquit une grande fortune. Hutton put alors se livrer à son goût pour les lettres et l'étude de l'archéologie. Le succès qu'obtint son *Histoire de Birmingham* (1781) lui valut d'être nommé membre de la Société des antiquaires d'Edimbourg (1782). A l'âge de soixante-neuf ans, il abandonna le commerce et se retira dans une de ses propriétés, près de Birmingham. Parmi les ouvrages de Hutton nous citerons : *Voyage à Londres* (1784); *Histoire des tribunaux de canton* (1787); *Histoire de Blackpool dans le comté de Lancastre* (1788); *Histoire de Derby* (1790); les *Barbiers*, poëme (1793); *Remarques sur le nord du pays de Galles* (1800, in-8°); *Histoire de la muraille des Romains* (1801, in-8°); *Voyages à Scarborough* (1803); *Poëmes et contes* (1804). — Sa fille, Catherine HUTTON, née en 1756, morte en 1846, l'accompagna dans plusieurs de ses excursions en Angleterre, et écrivit quelques ouvrages, entre autres : l'*Avare marié* (1813, 3 vol.); le *Château d'Oakwood*; le *Montagnard gallois*, etc. Elle a publié la *Vie de William Hutton, et l'histoire de sa famille, écrite par lui-même* (Londres, 1816, in-8°), autobiographie intéressante.

HUTTON (James), savant chimiste et géologue anglais, né à Edimbourg en 1726, mort dans la même ville en 1797. Il fut pendant quelque temps clerc chez un homme de loi, puis étudia la médecine à Edimbourg, à Paris, à Leyde, où il passa son doctorat en 1749. De retour en Angleterre, il renonça à la pratique de son art pour s'occuper de chimie, science pour laquelle il avait toujours eu un goût prononcé, établit une fabrique de sel ammoniac, entra en relation avec l'agronome John Hall de Douglas, et, désireux d'apprendre la pratique de l'économie rurale, il alla habiter pendant quelque temps chez un fermier de Norfolk. A cette époque, il commença à s'adonner à l'étude de la minéralogie et de la géologie, fit dans ce but de nombreux voyages en Angleterre, en Ecosse, en Flandre, et finit par aller se fixer à Edimbourg, vers 1768, pour s'adonner entièrement à ses recherches scientifiques. James Hutton a découvert l'alcali minéral, et établi, en 1777, que le *coal* d'Ecosse est d'une nature toute différente de la houille ou *culm* d'Angleterre. Sa *Théorie de la terre*, qu'il publia en 1795 (2 vol. in-8°), lui assigne un rang distingué parmi les géologues du XVIIIe siècle. Il y combat le système neptunien, et attribue la formation des montagnes, l'éruption des volcans, à l'action du feu et à la compression des gaz dans l'intérieur de la terre. Rejetant l'hypothèse de la fluidité primitive du globe, il prétend que sa structure a toujours été la même, et que les révolutions qu'il a éprouvées n'ont jamais été que partielles. On a encore de Hutton : *Dissertations sur différents sujets de philosophie naturelle* (1792); *Recherches des principes de la connaissance et des progrès de la raison* (1794, 3 vol. in-4°), livre empreint du scepticisme idéaliste de Berkeley.

HUTTON (Charles), mathématicien, ancien secrétaire de la Société royale de Londres, né à Newcastle-sur-Tyne en 1737, mort en 1823. D'abord instituteur de village, il devint professeur à l'académie militaire de Woolwich dès 1773, et eut une grande part aux progrès de l'artillerie et de l'arme du génie en Angleterre. Nommé membre de la Société royale de Londres en 1776, il y remplit les fonctions de secrétaire de 1779 à 1783. En 1779, l'université d'Edimbourg lui conféra le titre honorifique de docteur en droit. Lorsqu'il se démit de sa chaire à l'académie de Woolwich (1807), il reçut du gouvernement une pension de 12,500 francs. On a de lui de nombreux et excellents ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Traité d'arithmétique et de tenue des livres* (1764), souvent réimprimé; *Traité de la construction des ponts* (1771); *Tables sur les produits et les pouvoirs des nombres* (1781); *Tables mathématiques* (1785); *Traité sur des sujets de mathématique et de physique* (1786); *Eléments des sections coniques* (1787, in-8°); *Dictionnaire de mathématiques et de philosophie naturelle* (1795-1796, 2 vol. in-4°); *Cours de mathématiques* (1798-1801, 3 vol.); *Abrégé des transactions philosophiques* (1804-1809, 18 vol. in-4°); *Traités sur les sujets les plus intéressants des mathématiques et de la philosophie naturelle* (1812, 3 vol.).

HUTWYL, ville de Suisse, cant. de Berne, à 39 kilom. N.-O. de Lucerne; 3,400 hab. réformés. Important marché de bestiaux; commerce de bois et céréales.

HUVÉ (Jean-Jacques-Marie), architecte français, né à Versailles en 1783, mort à Paris en 1852. Bien qu'il fût l'un des meilleurs élèves de Percier, il ne put obtenir le grand prix de Rome. En 1808, il fut nommé conducteur des travaux de l'église de la Madeleine, dont il devint inspecteur peu de temps après, et inspecteur en chef en 1818. Chargé, l'année suivante, de terminer le château de Saint-Ouen, il fit preuve d'un remarquable talent, et devint successivement architecte du château de Compiègne, de l'administration des postes (1827), de la Madeleine, qu'il termina, membre de l'Institut (1838), président de la Société des beaux-arts, de la Société centrale des architectes, etc. C'est d'après les plans de ce savant et consciencieux artiste que fut construit le théâtre de la place Ventadour.

HUVEAUNE, rivière de France. Elle descend du versant septentrional de la Sainte-Baume (Var), entre dans le département des Bouches-du-Rhône où elle coule entre des montagnes calcaires, arrose des plaines entrecoupées de profonds défilés, et se jette dans la Méditerranée dans la banlieue de Marseille, après un cours de 55 kilom. Parmi ses affluents nous signalerons : la Vède, le Merlançon, la Fauge et le Jarret. Une partie des eaux de l'Huveaune est utilisée pour entretenir les fontaines de Marseille.

HUXELLES (Nicolas DU BLÉ, marquis D'), maréchal de France. V. BLÉ.

HUXHAM (Jean), médecin anglais, né à Halberton (Devonshire) vers la fin du XVIIe siècle, mort en 1768. Reçu docteur en médecine à Leyde, où il suivit les leçons de Boerhaave, il alla s'établir à Plymouth, où il exerça pendant de longues années la médecine avec un grand succès. Huxham reconnut la nature inflammatoire des fièvres dans la plupart des cas, proposa pour le traitement de ces maladies l'usage du quinquina et du vin, décrivit une maladie assez peu connue, qui a reçu le nom de *fièvre lente nerveuse d'Huxham.* On lui doit une préparation connue sous le nom de *teinture de quinquina d'Huxham.* Ce savant praticien a publié plusieurs ouvrages réunis sous le titre de *Opera physico-medica* (Leipzig, 1764, 3 vol. in-8°), et dont les plus remarquables sont : *Observationes de aere et morbis epidemicis* (Londres, 1744-1752, 2 vol.); *Essai sur les fièvres et les maladies* (Londres, 1750), qui a été traduit en français.

HUXLEY (Thomas-Henri), physiologiste anglais, né à Ealing (Middlesex) en 1825. Après avoir étudié la médecine à l'hôpital de Londres, il fut nommé médecin auxiliaire du bâtiment de guerre le *Rattlemake*, sur lequel il prit part, de 1846 à 1850, à une expédition dans l'océan Pacifique et dans l'archipel Indien. Pendant ce voyage, il se livra à de profondes recherches sur le règne animal et le règne végétal de l'Océan, et, à son retour en Angleterre, il devint professeur d'histoire naturelle au collége royal des mines de Londres (1854). En 1865, il a été nommé professeur de physiologie et d'anatomie comparée à l'université de la même ville. Il a publié les résultats de son voyage dans l'ouvrage intitulé : *Histoire des hydrozoaires de l'Océan* (Londres, 1858), ainsi que dans plusieurs *Mémoires* insérés dans divers recueils scientifiques. Il a également fourni d'importants matériaux aux *Mémoires de l'arpentage géologique de la Grande-Bretagne*. En physiologie, il a adopté les théories de Charles Darwin, et a surtout attiré l'attention du monde savant par son ouvrage intitulé : la *Place de l'homme dans la nature*, dans lequel il a exposé ses théories sur l'origine du genre humain. Enfin il a publié, sous le titre de *Leçons de physiologie élémentaire* (Londres, 1866), le résumé des cours qu'il a faits à l'université de Londres.

HUY, ville de Belgique, ch.-l. d'arrond., prov. et à 30 kilom. S.-O. de Liége, sur la Meuse; 8,970 hab. Industrie active, tanneries, distilleries, usines à fer, papeteries, poudreries, etc. Commerce de blé; mines de fer et de houille aux environs. Cette ville est très-pittoresquement située dans un vallon, entre des hauteurs couvertes de vergers et de vignobles. Les chroniques du moyen âge et les auteurs contemporains qui les ont copiées font remonter l'origine de Huy jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne; bien que rien ne justifie ces prétentions, il est certain que l'existence de Huy, comme bourg ou village, date au moins du VIIe siècle. On a des monnaies de Charles le Simple frappées *in vico Hoio*. Au Xe siècle, c'était déjà une des localités les plus importantes de l'évêché de Liége. Avant sa réunion à la France, en 1795, on ne citait aucune ville en Belgique où, proportion gardée, il existât autant d'établissements religieux : on y comptait jusqu'à quatorze paroisses, une collégiale, deux abbayes et dix-sept couvents d'hommes et de femmes. Dans l'église des Croisiers on voyait le tombeau de Pierre l'Ermite, fondateur de ce monastère. Aujourd'hui, le nombre des paroisses est réduit à cinq. L'église Notre-Dame, paroisse principale, est un monument du style ogival de la plus grande beauté, au moins intérieurement. Le beau pont en pierre de taille sur lequel on passe la Meuse, et qui réunit les deux quartiers de la ville, se compose de sept arches à plein cintre. Ce pont fut construit en 1294, détruit en 1693 par les Français, et rebâti en 1714. Le château, bâti sur un rocher escarpé qui commande la ville et la Meuse, est d'une origine très-ancienne; il passait, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, pour une place forte de premier ordre. Détruit en grande partie par Henri II, roi de France, en 1552, il a été reconstruit sur un nouveau plan depuis 1815. On remarque encore à Huy l'hôtel de ville, la façade du palais de justice, et la jolie fontaine en bronze qui décore la grande place. Les environs de la ville sont très-agréables, surtout les rives du Hoyoux, bordées d'une suite non interrompue d'usines et d'autres établissements industriels sur une longueur de près de 8 kilomètres.

HUYDECOPER (Balthasar), poëte et philologue hollandais, né à Amsterdam en 1695, mort en 1778. Il fut échevin dans sa ville natale, puis devint bailli du Texel. Poëte médiocre, il était un philologue érudit et distingué; nous citerons de lui les tragédies intitulées : la *Constance triomphante* (1717); *Œdipe* (1720); *Arsace* (1722); *Achille* (1728); une bonne traduction en vers des *Satires*, des *Epîtres* et de l'*Art poétique* d'Horace (Amsterdam, 1787); des *Poésies mêlées* (Amsterdam, 1788). Ses autres ouvrages sont : *Essais philologiques et poétiques* ou *Observations libres sur la traduction hollandaise des Métamorphoses d'Ovide* (Amsterdam, 1730, in-4°); *Chronique rimée de Melis Stoke, avec des remarques historiques et philologiques* (Leyde, 1772, 3 vol. in-4°). Mentionnons enfin de lui : *Priviléges et franchises du Texel* (1745, in-4°), et des poésies latines insérées dans les *Deliciæ poeticæ* de Van Santen.

HUYGENS (Constantin), seigneur de Zuylichem, homme d'Etat et poëte hollandais, né à La Haye en 1596, mort en 1687. Il était fils de Christian Huygens, secrétaire des commandements de Guillaume le Taciturne. Constantin devint secrétaire et conseiller intime des stathouders Frédéric-Henri, Guillaume II et Guillaume III, fut chargé en 1661 de se rendre auprès de Louis XIV pour négocier la restitution de la ville d'Orange, et reprit possession de la principauté de ce nom, qui fut rendue à Guillaume III en 1665. Huygens entra en relation avec les savants les plus distingués de son temps. Il est l'auteur de poésies latines et hollandaises qui ont été trop vantées par les uns, trop dépréciées par les autres. « Il a souvent de la verve et de l'originalité, dit Marron; il pense et il fait penser; mais il manque aussi quelquefois d'harmonie, tourmente trop sa pensée et court après l'antithèse. » Ses poésies latines, réunies sous le titre de *Monumenta desultoria* (Leyde, 1644, in-8°), comprennent un livre de pièces diverses intitulé *Farrago*, un de *Juvenilia* et douze livres d'épigrammes; ses poésies hollandaises ont paru sous le titre de *Korenblœmen* (bluets) à Amsterdam (1772, 2 vol.), à Leyde (1824, 6 vol. in-8°). On y remarque surtout ses *Zedenprinten* (tableaux de mœurs), son *Hoofwijk*, gracieuse description de sa maison de campagne, etc.

HUYGHENS ou **HUIGENS** (Christian), physicien, géomètre et astronome hollandais, fils du précédent, né à La Haye le 14 avril 1629, mort en 1695. Il se fit remarquer dès l'âge de treize ans par Descartes, qui dit de lui dans une de ses lettres : « Il y a quelque temps que le professeur Schooten (sous lequel Huyghens étudiait à l'université de Bréda) m'envoya un écrit du second fils de M. de Zuylichem, touchant une invention de mathématiques qu'il avait cherchée, et, encore qu'il n'y eût pas trouvé tout à fait son compte, il s'y était pris de tel biais que cela m'assure qu'il deviendra excellent dans cette science. »

Huyghens débuta en 1651 par un traité sur la *Quadrature de l'hyperbole, de l'ellipse et du cercle*, dans lequel il fait, après Grégoire de Saint-Vincent, de nouveaux rapprochements entre les deux genres de coniques. En 1655, il découvrit le premier satellite de Saturne, à l'aide d'une lunette de dix pieds qu'il avait construite; il se réserva sa découverte par la publication d'une anagramme de la phrase suivante : *Saturno luna sua circumducitur diebus sexdecim, horis quatuor.*

Il composa en 1656, sous le titre *De ratiociniis in ludo aleæ*, le premier traité régulier que l'on ait sur les probabilités. Cet opuscule parut dans les *Exercitationes mathematicæ* de Schooten.

Il commença vers la même époque ses recherches mécaniques sur l'application du pendule aux horloges, comme régulateur. Sa *Description de l'horloge à pendule*, dédiée aux Etats de Hollande, est de 1657. On s'était, depuis Galilée, servi du pendule pour diviser le temps en parties égales, mais il fallait pour cela compter les oscillations une à une; Huyghens résolut entièrement le problème en appliquant le pendule aux horloges à roues et à poids, et trouvant le moyen de lui restituer, à chaque battement, sa force vive. Ce livre n'est qu'un traité de mécanique pratique; il fut bientôt suivi d'une *Brevis institutio de usu horologiorum ad inveniendas longitudines.*

Il publia en 1659 son système de Saturne, qui contient la première description exacte de l'anneau de cette planète. Il s'était servi pour ses observations d'une lunette de 24 pieds, grossissant cent fois. Il constata le premier que l'anneau entoure Saturne de toutes parts, détermina l'inclinaison de son plan sur celui de l'écliptique, expliqua les différentes phases qu'il nous présente et en assigna la période. Il est revenu plus tard sur cette étude dans différents mémoires.

Huyghens visita la France et l'Angleterre en 1660, et découvrit cette même année les lois du choc des corps élastiques. Il fut reçu membre de la Société royale de Londres en 1663. Colbert l'appela en France en 1665; il lui fit donner une pension et un logement à la Bibliothèque du roi. Huyghens fit alors partie de l'Académie des sciences. C'est pendant son séjour en France qu'il publia son principal ouvrage, l'*Horologium oscillatorium, sive de motu pendulorum ad horologia adaptato*, dédié à Louis XIV, à la date du 25 mars 1673. Un recueil intitulé *Machinæ quædam et varia circa mechanicam* est de la même époque. Huyghens y décrit son ressort à spirale pour remplacer le pendule dans les montres, un niveau à lunette, un nouveau baromètre, etc.

Il quitta la France en 1681, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, tellement outré de cette odieuse mesure qu'il cessa toute relation avec ses anciens confrères, pour ne plus correspondre qu'avec la Société royale de Londres, à laquelle il fit plus tard présent de ses deux grandes lunettes. Il n'envoya pas même à Paris les *Mémoires* qu'il publia dans les *Transactions philosophiques*. Il donna en 1682 la description de son *Planétaire*, dans la construction duquel il s'était servi de la propriété fondamentale des fractions continues, qu'au reste il paraît avoir étudiées le premier, pour réduire à des nombres simples un rapport compliqué de vitesses à établir entre deux roues qui devaient se commander l'une l'autre.

Il publia encore en 1690 ses importants traités sur la lumière et la pesanteur. Son *Cosmotheoros*, ou *Spectateur du monde*, et sa *Dioptrique* ne parurent qu'après sa mort. Le *Cosmotheoros* dont Huyghens avait expressément recommandé la publication à son frère

n'est cependant qu'une rêverie sur les habitants de la lune et des différentes planètes. Il y rejette l'attraction réciproque de Newton comme une qualité occulte et préfère l'hypothèse des tourbillons de Descartes, commentée par lui. Mais, comme le fait observer si judicieusement Delambre, ses découvertes l'ont placé au premier rang parmi les astronomes et les géomètres. C'est par ce qu'il a trouvé et non par ce qui a pu échapper à son génie et à sa sagacité qu'il convient de le juger. La *Dioptrique* était restée incomplète. Huyghens y donne des procédés pour la détermination des coefficients de réfraction; il y traite de la construction des lunettes, de la manière d'observer les éclipses de soleil, etc. On a encore d'Huyghens différents opuscules sur l'art de tailler et de polir les verres, sur les théories des couronnes et des parhélies, sur une manière nouvelle de calculer le tempérament pour la transposition des morceaux de musique, etc.

Huyghens avait concouru pour le prix proposé par Pascal relativement à la cycloïde, et il avait résolu un grand nombre des questions proposées. Tout en poursuivant ses recherches mécaniques, physiques et astronomiques, il ne cessa pas de s'occuper de géométrie spéculative. Quoiqu'il possédât complètement la méthode de Descartes, il suivit cependant de préférence celle des anciens; aussi Newton, qui partageait son admiration pour l'antiquité, ne l'appelait-il que *Summus Hugenius;* « il le tenait pour l'écrivain le plus éloquent qu'il y eût parmi les mathématiciens modernes, et pour le plus excellent imitateur des Grecs. »

Voici un tableau des découvertes d'Huyghens en géométrie : il trouva la rectification de la cissoïde; il carra le paraboloïde de révolution, établit la théorie de la logarithmique et cuba les solides qu'elle engendre; il résolut le problème de la chaînette, imaginé par Galilée, et celui de la courbe aux approches égales, proposé en défi par Leibnitz aux disciples de Descartes, etc.

Nous avons nommé plus haut l'ouvrage capital d'Huyghens, l'*Horologium oscillatorium;* c'est le premier grand travail où la dynamique des systèmes prend un corps par l'introduction des deux principes de l'égalité entre l'action et la réaction et des forces vives. Jusqu'à Huyghens, les mobiles dont on avait étudié le mouvement avaient toujours été supposés sans dimensions, les forces qui les sollicitaient étant dirigées vers leurs centres de gravité. Le premier chapitre de ce mémorable ouvrage reproduit la description des horloges à pendule. Le second, *De descensu gravium*, a pour objet l'étude du mouvement d'un corps pesant assujetti à parcourir une courbe donnée. C'est dans cet endroit qu'Huyghens établit le tautochronisme du mouvement cycloïdal. Dans le troisième, *De evolutione et dimensione linearum curvarum*, est introduite pour la première fois la notion de la courbure des courbes, que Huyghens prolonge jusqu'à la constitution de la théorie des développées. Dans le quatrième chapitre, il déterminait le centre d'oscillation d'un pendule et par conséquent la longueur du pendule simple isochrone. Enfin le cinquième chapitre donnait la mesure de la force centrifuge dans le mouvement circulaire. On a souvent fait la remarque que les deux théories profondes de la courbure des courbes et de la force centrifuge devaient forcément susciter un Newton dans les successeurs immédiats d'Huyghens.

Le *Traité de la lumière* de ce grand homme, quoique longtemps oublié, est aussi d'un grand mérite, qu'à la vérité les disciples de Newton ne pouvaient pas apercevoir. C'est la première base solide de la théorie des ondes, qui a enfin triomphé dans ce siècle. Huyghens y donnait l'explication de la double réfraction dans le spath d'Islande. Il expliquait la réfraction ordinaire par des ondes sphériques et la double réfraction par des ondes ellipsoïdales. Les travaux de Malus et de Fresnel, en dernier lieu, ont rendu classique cette théorie.

Le *Discours sur la nature de la gravité*, quoiqu'on y retrouve les idées cartésiennes des tourbillons, offre des points intéressants. On avait déjà remarqué qu'à l'équateur le pendule battait plus lentement; Huyghens expliqua le fait par la force centrifuge qui naît du mouvement de la terre. Il calcula même que si ce mouvement était dix-sept fois plus rapide, la force centrifuge ferait équilibre à la pesanteur. Allant encore plus avant, il arriva à penser que la verticale n'est pas dirigée vers le centre de notre globe. « Je vais, dit-il, en donner une raison qui paraîtra paradoxale. La terre n'est pas sphérique, ses méridiens ont la figure d'une ellipse aplatie au pôle. La surface des mers forme une figure sphéroïdique. Il est à croire qu'elle a pris cette figure lorsque ses parties ont été réunies par la force de la gravité; car elle avait dès lors son mouvement circulaire en vingt-quatre heures. »

Quoique élevé dans les idées cartésiennes et un peu dominé par elles dans toutes ses visées cosmiques, Huyghens ne laissa pas de rendre pleine justice à Newton, dès qu'il put apprécier ses ouvrages. Mais il était alors trop avancé en âge et trop fatigué par le travail pour se retourner brusquement. « L'importance, dit Delambre, des concessions qu'il fait à Newton prouve que son âme était au-dessus des petitesses de la jalousie, et malgré les subtilités qu'il lui oppose, son commentaire sur une philosophie si nouvelle est un des hommages les plus glorieux qu'ait reçus le géomètre anglais. »

Nous n'avons encore considéré Huyghens que comme géomètre, mécanicien et astronome; il était aussi remarquable comme physicien : c'est à lui en effet qu'est due la découverte des lois du phénomène de la double réfraction. Ce titre de gloire de Huyghens s'était perdu parce que, ce grand homme ayant embrassé le parti de Descartes avec trop de chaleur et partagé quelques-unes de ses erreurs, ses contemporains ne prirent pas même connaissance de ses travaux sur l'optique, qu'ils crurent ne contenir que des applications de la doctrine des tourbillons. Les idées de Newton s'étaient imposées à tous les esprits avec une force qui ne permettait plus l'examen. C'est Wollaston qui restitua, en 1808, à Huyghens la belle découverte dont nous parlons, après l'avoir soumise à une vérification expérimentale rigoureuse. Malus, peu après, la consacra de nouveau en en refaisant la théorie dans le système de l'émission, auquel il resta toujours attaché. Le *Traité de la lumière* d'Huyghens est fondé sur la théorie des ondes, qu'il a créée sous la forme que lui a conservée Fresnel, et qu'il avait sans doute puisée dans l'observation des mouvements qui se manifestent à la surface de l'eau lorsqu'on la dérange de son équilibre. Huyghens y pose ce principe, qui est resté dans la science et qui porte son nom, que le mouvement vibratoire transmis de tous les points d'une onde, considérés comme centres d'ébranlements secondaires, ne se fait sentir qu'aux points de contact des ondes secondaires qui en naissent, avec leur enveloppe, qui n'est autre que la nouvelle position de l'onde primaire. Il considère en conséquence le rayon lumineux comme le lieu des points de contact avec l'onde primaire, dans toutes ses positions successives, de la série d'ondes secondaires excitées en tous ces points de contact, chacun d'eux déterminant le suivant. Les ondes lumineuses doivent être sphériques dans les milieux homogènes, ou planes si le centre du premier ébranlement est à l'infini. Il conclut de ces principes la loi de la réflexion, comme on le fait encore aujourd'hui. Pour rendre compte de la réfraction ordinaire, il établit ce théorème : quand des rayons incidents, parallèles entre eux, tombent sur une surface plane, si l'on conçoit un plan perpendiculaire à la direction des rayons parallèles, et que de chaque point de la surface dirimante, comme centre, on décrive une sphère d'un rayon en rapport convenable avec la distance de ce point au plan de l'onde incidente, toutes ces nouvelles sphères auront pour enveloppe la surface de l'onde réfractée, et les rayons réfractés lui seront normaux. C'est ce même théorème qui constitue encore aujourd'hui la théorie de la réfraction simple.

Enfin, pour rendre compte de la double réfraction, remarquée déjà dans le spath d'Islande par Erasme Bartholin, Huyghens observe que la résistance élastique du milieu ne doit pas être constante dans toutes les directions, puisque ce milieu n'est pas homogène; il en conclut d'abord que l'onde excitée par un même ébranlement ne sera plus sphérique, et qu'en conséquence le rayon lumineux ne sera plus normal à cette onde; d'un autre côté, la résistance doit être la même dans toutes les directions également inclinées sur l'axe optique du cristal, maximum ou minimum dans la direction de l'axe, minimum ou maximum dans une direction perpendiculaire; enfin, tout mouvement vibratoire peut se décomposer en trois : l'un parallèle à l'axe, les deux autres perpendiculaires à cet axe, et, si l'on suppose connues les résistances dans les deux sens principaux, on en pourra conclure la résistance dans un sens quelconque. Cette analyse aussi profonde qu'ingénieuse conduit Huyghens à ce beau théorème, que dans les cristaux à un axe, comme le spath d'Islande, l'onde correspondante au rayon réfracté extraordinairement a pour surface un ellipsoïde de révolution. La construction propre à fournir la direction du rayon réfracté résulte de ce théorème.

C'est encore à Huyghens qu'on doit l'observation des premiers phénomènes de polarisation. Il avait remarqué que le faisceau de lumière naturelle qui tombe sur le spath d'Islande se divise toujours en deux faisceaux exactement de même intensité, mais que la loi change si le faisceau incident a déjà traversé un premier cristal d'Islande. Dans le cas où les deux cristaux avaient leurs faces homologues parallèles, le rayon ordinaire n'éprouvait que la réfraction ordinaire, et le rayon extraordinaire restait extraordinaire; si ensuite on faisait faire au second cristal un quart de révolution autour de l'axe commun des deux faces d'incidence parallèles, le rayon ordinaire devenait extraordinaire et le rayon extraordinaire n'éprouvait plus que la réfraction ordinaire. Dans les positions intermédiaires du second cristal, les rayons ordinaire ou extraordinaire provenant du premier se partageaient en deux; mais les intensités des deux parties ne restaient pas égales, comme cela avait lieu lorsque la lumière incidente était naturelle. Ces belles expériences de Huyghens restèrent stériles et presque ignorées jusqu'au commencement de ce siècle. Les œuvres de cet illustre savant ont été réunies et publiées après sa mort par S'Gravesande, sous le titre de *Christiani Hugenii Zulchemii, dum viveret Zeleni toparchæ, Opera varia* (Leyde, 1724, 2 vol. in-4°). Cette édition a été complétée par divers écrits réunis sous le titre de *Opera reliqua* (Amsterdam, 1728, 2 vol. in-4°).

HUYOT (Jean-Nicolas), architecte, né à Paris en 1780, mort dans la même ville en 1840. Il se préparait à l'Ecole polytechnique lorsqu'il entra dans l'atelier de Louis David, où il étudia pendant plusieurs années, puis il reçut les leçons de l'architecte Peyre. Ayant obtenu en 1807 le grand prix d'architecture, il se rendit à Rome, passa six ans en Italie, revint à Paris en 1812, et partit en 1817 pour l'Orient, avec le comte de Forbin. Huyot visita successivement l'Asie Mineure, la Turquie, l'Egypte, la Grèce, retourna ensuite en Italie, et revint enfin à Paris, après avoir étudié et dessiné avec le plus grand soin tous les monuments remarquables qu'il avait trouvés sur sa route. Nommé peu après professeur à l'Ecole des beaux-arts, il devint en 1823 membre de l'Institut. Huyot fut chargé de l'achèvement de l'arc de triomphe de l'Etoile et, en 1836, de l'agrandissement du Palais de justice. Passionné pour l'antique et doué d'une vaste érudition, Huyot a puissamment contribué aux progrès de l'archéologie moderne. L'immense collection de dessins, de plans, d'études, qu'il a laissée et que possède la Bibliothèque nationale est une œuvre hors ligne.

HUYSMAN DE MALINES, peintre flamand, né à Anvers en 1648, mort à Malines en 1727. Elève de Gaspard de Witt et de Jacques van Artois, il se fit remarquer de très-bonne heure par des paysages excellents. Van der Meulen s'efforça de l'attirer à Paris; mais il refusa, ne voulant pas quitter Malines où il s'était fixé. Huysman était un paysagiste éminent, qui a jeté des groupes pittoresques au milieu des paysages les plus variés. Il excellait à représenter les montagnes, et, d'après Descamps, ses premiers plans ne peuvent se comparer pour le coloris qu'à ceux de Rembrandt. Parmi ses œuvres, qu'on trouve dans les principales galeries d'Europe, particulièrement à Malines, nous citerons : les *Disciples d'Emmaüs*, à la collégiale de Malines, et *Vue du mont Roussel*, au musée du Louvre.

HUYSSE, ville de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 16 kilom. S.-O. de Gand; 4,480 hab. Teintureries; commerce de bétail. C'est une ville très-ancienne.

HUYSUM (Jean VAN), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1682, mort en 1749. Il était le fils et l'élève de Juste van Huysum, peintre de fleurs. C'est le plus grand peintre de fleurs et de fruits de l'école hollandaise. Il avait d'abord peint le paysage, et cette circonstance le mit en état de donner à ses sujets des fonds animés, tandis que les peintres de fleurs jetaient ordinairement leur composition sur un fond sombre. Nul n'a rendu avec une plus suave et plus délicate perfection le moelleux éclat des fleurs, le velouté et le glacé des fruits, la transparence nacrée des gouttes de rosée, et jusqu'au mouvement des insectes. « Jaloux de la conservation de ses tableaux, dit Landon, Van Huysum ne négligeait aucun moyen d'en assurer, par la préparation de ses couleurs, la transparence et la solidité, l'un des principaux mérites des peintures de ce genre. Mais il paraissait faire un mystère de ses procédés chimiques ou du moins de sa manière d'opérer. Personne ne pouvait entrer dans son atelier lorsqu'il travaillait. On dit qu'il ne voulut jamais avoir d'autre élève qu'une demoiselle Haverman, et que, les talents de cette jeune fille lui ayant donné de l'ombrage, il finit par la congédier. » Van Huysum vit ses tableaux recherchés par les princes et par les riches particuliers, qui les lui achetaient à un prix extrêmement élevé. Ses succès accrurent son orgueil sans calmer son humeur méfiante et jalouse. Vers la fin de sa vie, soit par suite de chagrins domestiques, soit parce qu'il se livrait à des excès de boisson, son esprit s'égara, et il tomba dans un état de décrépitude anticipée. Les tableaux de cet éminent artiste ont conservé un grand prix, et se trouvent dispersés, pour la plupart, dans les principaux musées de l'Europe. Le musée du Louvre possède de lui quatre paysages et six tableaux représentant des fleurs et des fruits.

HUZARD (Jean-Baptiste), célèbre vétérinaire, né à Paris en 1755, d'un maréchal ferrant, mort en 1838. Il entra à l'âge de treize ans à l'Ecole d'Alfort, où il suivit les leçons de Bourgelat, y devint répétiteur à seize ans, professeur à dix-huit, puis il exerça la profession de son père jusqu'en 1792. A cette époque, il fut chargé de choisir des chevaux de remonte pour l'armée. Peu après, il devint directeur adjoint, puis directeur de l'Ecole d'Alfort, inspecteur général des écoles vétérinaires, et il créa, par ses décisions lumineuses dans cette matière, toute une jurisprudence nouvelle. Huzard eut une grande part à l'introduction en France des mérinos d'Espagne, et à l'amélioration de la race chevaline. Ce savant était membre de l'Institut (1795), de l'Académie de médecine et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes. Ce fut grâce à lui qu'on adopta l'enseignement de l'agriculture dans les écoles vétérinaires. Il avait formé la plus riche collection d'ouvrages sur l'art vétérinaire qui existât en Europe. Outre un grand nombre d'articles insérés dans divers recueils et dictionnaires, on lui doit des ouvrages estimés, dont les principaux sont : *Instruction sur les moyens de s'assurer de l'existence de la morve et d'en prévenir les effets* (1785), plusieurs fois rééditée; *Instructions sur les soins à donner aux chevaux pour les conserver en santé sur les routes et dans les camps* (1794), souvent rééditée; *Essai sur les maladies qui affectent les vaches laitières des faubourgs et environs de Paris* (1794); *Instruction sur les maladies inflammatoires et épizootiques, et principalement sur celle qui affecte les bêtes à cornes des départements de l'Est* (1797); *Instruction sur l'amélioration des chevaux en France* (1802), dont il a été tiré un nombre considérable d'exemplaires; *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques* (1812, 6 vol. in-8°), en collaboration avec Chabert et Flandrin, etc.

HUZARD (Jean-Baptiste), vétérinaire, fils du précédent, né à Paris en 1793. Elève de l'Ecole d'Alfort, il s'est fait connaître par de nombreux articles, insérés dans les *Annales de l'agriculture française*, et par divers écrits qui lui ont valu d'être nommé membre de l'Académie de médecine en 1841. M. Huzard est, en outre, membre de plusieurs sociétés savantes et du conseil de salubrité de la Seine. Nous citerons de lui : *Esquisse de la nosographie vétérinaire* (1818, in-8°); *De la garantie et des vices rédhibitoires dans le commerce des animaux domestiques* (1825); *Des haras domestiques en France* (1829); *Multiplication des sangsues* (1834, in-8°).

HUZURESH s. m. (u-zu-rèch; *h* asp.). Linguist. V. PEHLVI. On dit aussi HUZWARESH.

HUZZA interj. (u-za; *h* asp.). Cri de joie que poussent les marins et le peuple anglais : *Crier* HUZZA.

— Substantiv. : *Etre accueilli par des* HUZZAS. *On chantait, on poussait des* HUZZAS, *on tirait des arquebusades.* (Chateaub.) *La flotte fait le tour du bâtiment étranger, qui le salue d'un triple* HUZZA. (A. Jal.)

HVEN, île suédoise, dans le Sund, à 9 kilom. de la côte de Suède, à 24 kilom. N.-E. de Copenhague. Elle a 8 kilom. de circuit. Cette île est célèbre par le château d'Uranienborg et l'observatoire de Stelleborg, bâtis en 1571, aux frais du roi de Danemark, par l'astronome Tycho-Brahé, et dévastés par les Russes en 1716. L'île de Hven tire son nom d'une femme appelée Hvenilla, qui y construisit la première maison. Si l'on en juge d'après les nombreux tumuli qui couvrent le sol, elle a dû être habitée dans l'antiquité. Elle a environ 11 kilom. de tour, et forme une paroisse nommée Saint-Ibb, avec environ 650 hab.

HVERGELMER (*la fontaine primordiale* dans la mythologie scandinave). Elle est située dans Niflheim, le pays des nuages et des brouillards. Les racines du frêne Ygdrasil descendent jusque-là, et le serpent Nidhögr, qui se cache dans les profondeurs de la fontaine, ne cesse de ronger ces racines. Après le Ragnastokr ou crépuscule des dieux, Nastrand devient le séjour des méchants, et Hvergelmer est le point central de ce terrible pays. La fontaine existait déjà dans le Ginnungagap ou le Chaos, et les fleuves qui sortaient d'elle, en se gelant, avaient rempli l'abîme des abîmes de glace et de neige. On retrouve la même fontaine, source de toutes choses, dans les mythologies de l'Inde.

HVITFELD DE ODDERSBERG (Arrild ou Arvid), homme d'Etat et historien danois, né à Bergen (Norvége) en 1549, mort en 1609. Il compléta son instruction par des voyages, entra dans l'administration danoise, devint sénateur (1586), chancelier du royaume (1595), et fut chargé de missions diplomatiques en Angleterre, en Hollande et à Brême (1602). Son principal ouvrage est une *Chronique du royaume de Danemark* (Copenhague, 1595-1604, 10 vol. in-4°), qui s'arrête en 1559. Elle contient un grand nombre de documents authentiques, tirés des archives, et l'on y trouve les faits exposés avec clarté, dans un style assez pur. On reproche toutefois à Hvitfeld d'avoir commis, dans ce travail, un assez grand nombre d'erreurs, et d'avoir trop flatté la noblesse et le clergé. Hvitfeld a composé, en outre, une *Histoire de l'archevêque Jens-Grand* (1636), travaillé à la *Chronique de Frédéric II*, par Resen, traduit en danois le *Droit aulique norvégien* (Copenhague, 1594), etc.

HWIID (André-Christian), célèbre orientaliste danois, né à Copenhague en 1749, mort en 1788. Il reçut sa première instruction à l'école de Roeskilde, et étudia ensuite la théologie à l'université de sa ville natale. Grâce aux brillantes dispositions qu'il avait montrées dans le cours de ses études, il put voyager aux frais de l'Etat pour achever son instruction. Il visita l'Allemagne et l'Italie, étudiant avec ardeur les langues orientales, fit un séjour à Paris, et put visiter toutes les bibliothèques. A son retour en Danemark, il fut nommé professeur et aumônier du collége de la Régence, à Copenhague. On a de lui : *Specimen ineditæ versionis arabico-samaritanæ Pentateuchi* (Rome, 1780, in-8°); *Libellus criticus de indole codicis manuscripti N. T. bibliothecæ Cæsareo-Vindobonensis* (Copenhague, 1785); *Extrait d'un voyage en Allemagne, en Italie, en France et en Hollande, de 1777 à 1780* (Copenhague, 1787), etc.

HYACINTHE s. f. (i-a-sain-te — du nom d'*Hyacinthe*, qui fut, d'après la mythologie grecque, changé par Apollon en cette fleur). Bot. Nom ancien de la jacinthe, qui est encore en usage dans la poésie, et que les poëtes font quelquefois du masculin, en souvenir de son étymologie : *Un bouquet d'*HYACINTHES.

L'iris, la violette et la sombre *hyacinthe*
De l'alcôve amoureuse ont tapissé l'enceinte.
DELILLE.

— Par ext. Couleur d'un bleu tirant sur le violet, qui est la couleur la plus ordinaire de la jacinthe :

Voici la robe d'or et la tunique sainte,
Les longs manteaux d'azur, de pourpre et d'*hyacinthe*.
Mme E. DE GIRARDIN.

‖ Adjectiv. Qui est de cette couleur : *Etoffe* HYACINTHE.

— Minér. Nom donné à plusieurs pierres précieuses : *Suspendu par des rubans d'*HYACINTHE *et des anneaux d'or ciselé, le rational étincelait sur sa poitrine.* (Gér. de Nerval.)

— Encycl. Minér. On nomme *hyacinthes* plusieurs sortes de pierres appartenant à différents groupes minéralogiques. Nous citerons, entre autres, une variété de zircon d'un rouge orangé brun, certaines variétés de grenat et de topaze, principalement les grenats essonites. L'*hyacinthe* orientale du commerce est une topaze; les *hyacinthes* miellées sont des quartz; l'*hyacinthe* de Compostelle est celle qu'on trouve en Espagne, dans les quartz prismés. Romé de L'Isle a nommé *hyacinthe* blanche cruciforme un silicate alumineux double hydraté, que Haüy nommait harmotome, et qui est remarquable en ce que la coupe de ses cristaux présente la figure d'une croix.

HYACINTHE, jeune Lacédémonien, fils d'Amyclas et de Diomède, selon Apollodore; de Piérus ou d'Œballus et de Clio, suivant Hygin. Le dieu Apollon conçut pour lui une amitié aussi vive que peu honnête, et cette liaison a semblé à quelques mythographes symboliser les mœurs impures de l'ancienne Grèce. Aimé également de Zéphire, qu'il ne paya point de retour, il périt victime de la jalousie de ce dernier. Un jour qu'il jouait au disque avec Apollon, Zéphire dirigea le palet du dieu contre la tempe de son ami et le tua. Suivant d'autres, et telle paraît être l'opinion d'Ovide, le dieu frappa lui-même Hyacinthe involontairement. Apollon, inconsolable de cette mort, essaya vainement de rappeler son ami à la vie; il le changea alors en la fleur qui porte son nom, mais qui ne semble pas être cependant notre hyacinthe actuelle.

Tandis qu'il parle encor, le sang qui rougit l'herbe
N'est déjà plus du sang, c'est une fleur superbe.
Son calice a du lis la forme et la beauté.
Mais l'hyacinthe est pourpre, et le lis argenté.
Apollon veut encor que le cri de sa plainte
Se lise en lettres d'or sur la fleur d'hyacinthe.
Trad. DESAINTANGE.

Les mythologues disent qu'Ajax fut également changé en hyacinthe, et qu'Apollon grava sur la feuille de l'hyacinthe les lettres *ai*, formant en grec les deux premières lettres de son nom, et qui semblent exprimer le son naturel de la douleur. Les anciens regardaient cette fleur comme l'emblème de la mort. Apollon mit, de plus, le corps d'Hyacinthe parmi les astres.

Les Lacédémoniens, et surtout ceux d'Amyclée, célébraient les fêtes d'Hyacinthe avec une grande solennité, chaque année, au printemps. Le premier et le troisième jour ne présentaient que l'image de la tristesse et du deuil; le second était un jour d'allégresse et de liberté : les esclaves mangeaient à la même table que leurs maîtres. Les cérémonies consistaient en des chœurs de jeunes garçons, qui, vêtus d'une simple tunique, jouaient de la lyre ou chantaient de vieux cantiques. D'autres éphèbes exécutaient des danses sur un mode national; d'autres formaient des cavalcades.

Hyacinthe, statue de marbre, par Callamard; musée du Louvre. Frappé à la tête par le disque qu'avait lancé Apollon, et que le jaloux Zéphire a détourné, le bel Hyacinthe va tomber et mourir. L'attitude de son corps est pleine d'abandon, et les formes en sont gracieuses et élégantes.

Cette statue, le meilleur ouvrage que nous ayons de Callamard, a été exposée au Salon de 1810. Un éminent critique, Emeric David, n'a pas craint de dire que c'était là un morceau digne d'être placé à côté des chefs-d'œuvre les plus estimés de notre école, et même à côté de l'antique.

Hyacinthe, statue de marbre, par François Bosio; au musée du Louvre. Le favori d'Apollon est représenté à demi couché, appuyé sur son palet, et semble regarder jouer en attendant son tour. C'est dans cette attitude que l'artiste a supposé qu'il fut blessé à mort.

Cette statue figurait autrefois au musée du Luxembourg.

Hyacinthe mourant, statue de bronze, par Etex. A l'exemple de Callamard, M. Etex a représenté le jeune ami d'Apollon sur le point d'expirer. Le corps s'affaisse avec un mouvemet d'une souplesse languissante bien rendu.

M. Etex avait exécuté le modèle de cette gracieuse statue pour le concours de Rome de 1829; il n'obtint que le 2e grand prix, bien que le public eût beaucoup admiré le sentiment poétique de son ouvrage. Il fut d'ailleurs chargé, par le comte Turpin de Crissé, amateur en renom de l'époque, de reproduire son modèle en marbre. Le bronze a paru à l'Exposition universelle de 1855.

Un autre artiste contemporain, M. Bonnassieux, a exposé au Salon de 1835 le modèle en plâtre d'un *Hyacinthe blessé*.

HYACINTHE (saint), né à Sasse (Silésie) en 1183, mort à Cracovie en 1257. Il prit à Rome l'habit de dominicain, puis revint dans son pays et se signala par ses talents et par ses vertus à l'attention de l'évêque de Cracovie, qui l'associa à l'administration de son diocèse. Bientôt après Hyacinthe résolut d'aller porter l'Evangile dans les contrées barbares du Nord. Il parcourut la Pologne, la Moravie, la Suède, le Danemark, la Moscovie, la Grande-Tartarie, opéra de nombreuses conversions, fonda des monastères dans les principales villes, reçut le nom de **l'Apôtre du Nord** et fut canonisé par Clément VII. L'Eglise l'honore le 16 août.

HYACINTHE (sainte), religieuse italienne, qui vivait au XVe siècle. Elle était fille de Mariscotti, comte de Vignanello, et d'Octavie Orsini. Elle embrassa la vie religieuse à Viterbe et fonda dans cette ville, sous le nom d'*Oblats de Marie*, deux associations ayant pour objet de placer les vieillards et les infirmes dans un hôpital spécial et de recueillir des aumônes pour les prisonniers et les pauvres honteux. Sa fête se célèbre le 30 janvier.

HYACINTHE (Louis-Hyacinthe DUFLOST, dit), acteur français, né à Amiens le 15 avril 1814. A sept ans, il faisait partie de la troupe de Comte, dont son père était le perruquier; à quinze ans, après une courte excursion dans le commerce de la musique, il entra aux Variétés dans l'humble emploi de choriste. Puis il s'engagea dans une troupe nomade, entra à l'Ambigu, passa au Vaudeville, revint aux Variétés. Ce fut à ce dernier théâtre qu'il fonda la réputation de son nez, aujourd'hui devenu proverbial, et dont l'aspect monumental ne fut peut-être pas tout à fait étranger à l'engagement qu'il put contracter au Palais-Royal. Il a débuté sur cette scène, qu'il n'a plus quittée, en mai 1847, dans le *Trottin de la modiste*. Depuis, il s'y est distingué dans une foule de créations : *Jocrisse maître et Jocrisse valet*, le *Démon familier*, les *Parades de nos pères*, le *Tigre du Bengale* (Cerfeuil), *Ah! quel plaisir d'être papa!* la *Peau de mon oncle*, les *Escargots sympathiques*, le *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, les *Folies dramatiques*, *Quand on attend sa bourse*, l'*Esprit frappeur*, la *Pile de Volta*, *Otez votre fille, s'il vous plaît*, les *Binettes contemporaines*, *En avant les Chinois*, la *Sensitive*, *Monsieur boude*, les *Femmes sérieuses*, le *Réveillon*, etc. Ses principaux rôles aux Variétés avaient été celui de Gringalet dans les *Saltimbanques*, le séducteur des *Trois épiciers*, Faucheux du *Maître d'école*, Thibeaudeau de *Ma maîtresse et ma femme*. Hyacinthe est l'acteur des rôles excentriques; le talent vraiment cocasse et baroque qui le distingue trouve un puissant auxiliaire dans sa physionomie. Il n'a pas la finesse et le tact d'Arnal et de Vernet, mais il sait lancer le mot et garder son sérieux, un sérieux dont l'effet est irrésistiblement burlesque. Si on ne peut pas l'appeler un comédien de premier ordre, il est du moins un acteur très-drôle et très-amusant. Sa vue seule excite le rire. A la ville, c'est un bon bourgeois tout rond, qui s'est construit pignon sur rue à Montmartre. Il y vit modestement avec sa femme et ses enfants.

HYACINTHE (le Père), dont le nom de famille est **Charles Loyson**. V. LOYSON.

HYACINTHIDES, jeunes filles de l'Attique, qui, sur la foi d'un ancien oracle, furent immolées sur le tombeau du cyclope Géreste, pour détourner une calamité publique. Elles tirent leur nom soit de leur père, appelé Hyacinthus, d'après Apollodore, soit du bourg d'Hyacinthos, où on les immola. Selon quelques auteurs, elles étaient filles d'Erechthée. On en compte tantôt quatre, tantôt cinq.

HYACINTHINE s. f. (i-a-sain-ti-ne — rad. *hyacinthe*). Minér. Nom donné par Lamétherie à l'idocrase, plus particulièrement à la variété rougeâtre, à cause de la ressemblance de sa couleur avec celle du zircon hyacinthe.

HYACOU s. m. (i-a-kou). Ornith. Un des noms vulgaires du marail.

HYADE s. f. (i-a-de. — V. HYADES). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, de la tribu des nymphalides, dont l'espèce type habite l'Inde.

— Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, tribu des maïens, formé aux dépens des crabes, et comprenant deux espèces qui vivent sur les côtes de France et d'Angleterre.

HYADES s. f. pl. — gr. *huades;* de *huein*, pleuvoir, parce que, quand cette constellation se levait avec le soleil, on croyait qu'elle annonçait la pluie). Astron. Réunion d'étoiles qui font partie de la constellation du Taureau : *Les sombres, les tristes, les pluvieuses* HYADES.

— Encycl. Astron. Les *Hyades* constituent un groupe de cinq étoiles, disposées en forme d'Y, ou plutôt de V oblique, dans la constellation du Taureau. La principale est *Aldébaran*, ou *l'œil du Taureau*, étoile de première grandeur, et d'une couleur un peu rougeâtre, à l'extrémité de la branche inférieure formée par la figure des *hyades*. Les anciens leur accordaient la faculté de faire pleuvoir :

. . . *Arcturum pluviasque Hyadas*,

a dit Virgile. V. l'article suivant.

HYADES, nymphes, filles d'Atlas et d'Ethra d'après Ovide, d'Erechthée, d'après Euripide, de Cadmus ou de l'Océan, selon d'autres. Les auteurs varient extrêmement sur leur nombre : on en cite tantôt trois, tantôt quatre, tantôt cinq, tantôt six ou sept, et on ne varie pas moins sur leurs noms. Hésiode, qui admet cinq Hyades, les nomme Coronis, Phæsylé, Cleia, Phæo, Eudore. D'après Ovide et Hygin, elles témoignèrent une telle douleur de la mort de leur frère Hyas, que les dieux les transportèrent au ciel; d'après d'autres écrivains, c'étaient des nymphes de Nysa et de Dodone, qui élevèrent Jupiter et Bacchus et furent changées en astres :

. . . Les Hyades pleurent leur frère
Qu'un monstre dévorant ravit à leur amour.
Le roi des cieux, touché de leur douleur amère,
En vain les transporta dans son brillant séjour.
DEMOUSTIER.

Ce fut Mercure qui confia Bacchus, aussitôt après sa naissance, aux soins des Hyades, en leur disant :

Elevez cet enfant à l'ombre du mystère.
Il était orphelin avant de voir le jour.
Que son enfance vous soit chère,
Et dans le sein de votre amour
Puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mère!
DEMOUSTIER (*Lettres à Emilie*).

HYAGNIS, Phrygien, père de Marsyas. Il était considéré comme le plus ancien joueur de flûte, comme l'inventeur de l'harmonie phrygienne et comme l'auteur de plusieurs hymnes en l'honneur de Cybèle.

HYA-HYA s. m. (i-a-i-a). Bot. Nom indigène du tabernémontana, arbre qui croît sur les bords du Démérari, dans la Guyane.

HYALE s. f. (i-a-le — du gr. *hualos*, cristal). Moll. Genre de mollusques ptéropodes, à coquille univalve et transparente, comprenant une vingtaine d'espèces, répandues dans presque toutes les mers : *On croit que les* HYALES *se nourrissent de petits crustacés.* (Desmarest.) *On trouve l'*HYALE *de Forskal dans la Méditerranée.* (P. Gervais.)

— Bot. Syn. de POLYCARPÉE.

— Encycl. Moll. Les *hyales* sont de jolis petits mollusques, dont le corps est muni de deux ailes ou nageoires plus ou moins développées et assez analogues au pied des gastéropodes. La coquille est d'une forme très-singulière : elle consiste en une sorte de fourreau très-mince, mais très-dur, corné, transparent, plus ou moins globuleux, mais muni d'appendices qui lui donnent une forme carrée. Les auteurs anciens l'ont comparée à une coquille bivalve dont les deux valves seraient continues ou soudées à l'endroit de la charnière; aussi ces mollusques avaient-ils été rangés d'abord dans le genre *anomie*. On en connaît aujourd'hui une vingtaine d'espèces, répandues dans toutes les mers, et surtout dans celles des pays chauds. Les *hyales* se trouvent rarement près du rivage, et seulement quand elles y sont poussées par les grands vents. Ce sont des mollusques essentiellement pélagiens, ou de haute mer. Elles sont surtout nocturnes, mais on les voit quelquefois aussi pendant le jour. Elles se nourrissent de petits crustacés et de jeunes atlantes. « Lorsqu'elles nagent, dit M. P. Gervais, elles se tiennent le ventre en l'air, se servent de leurs nageoires céphaliques comme d'ailerons, et avancent en frappant l'eau comme on voit les papillons battre l'air de leurs ailes; leurs mouvements sont très-prompts; mais, lorsqu'on les inquiète, elles replient leurs nageoires et disparaissent aussitôt au fond des eaux. Il n'est pas encore bien constaté qu'elles puissent se fixer aux corps au moyen de leurs nageoires. Ce sont des êtres inoffensifs, qui vivent ordinairement réunis en grand nombre et qui deviennent fréquemment la proie des animaux marins, qui les avalent par milliers. » On ne sait rien de positif sur le mode de propagation des *hyales*, si ce n'est qu'elles ont les deux sexes réunis sur le même individu; elles ne sont connues, du reste, que depuis le siècle dernier. Ce sont de charmantes coquilles, fort recherchées dans les collections. La plus commune est l'*hyale* cornée ou de Forskal, qui se trouve dans la Méditerranée.

HYALÉON s. m. (i-a-lé-on — du gr. *hualoeis*, vitreux). Méd. Humeur vitrée, gélatineuse, qui découle de l'œil ou de l'oreille.

HYALIDE s. f. (i-a-li-de — du gr. *hualoeis*, cristallin, vitreux). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des mutisiées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent la Patagonie. ‖ Syn. d'IXIA, genre d'iridées.

HYALIN, INE adj. (i-a-lain, i-ne — du grec *hualos*, verre, qui a été rattaché au sanscrit *sval*; mais cette racine ne se trouve dans Westergaard qu'avec la signification d'aller, et il vaut sans doute mieux rapporter *hualos* à la racine sanscrite *svar*, *sur*, briller, d'où aussi le sanscrit *svar*, ciel, lumière, substantif devenu indéclinable, *svaru*, lumière solaire, *surya*, védique *sûr*, *sûra*, soleil, le zend *hvare*, génitif *hûro*, soleil, persan *chur*, *hor*, ossète *chur*, même sens). Hist. nat. Qui ressemble à du verre, qui est transparent ou diaphane : *Quartz* HYALIN. *Monilie* HYALINE. *Glaïeul* HYALIN.

— s. f. Moll. Genre de mollusques gastéropodes, formé aux dépens des vitrines.

HYALIPENNE adj. (i-a-li-pè-ne — du gr. *hualos*, verre, et du lat. *penna*, aile). Entom. Qui a les ailes transparentes : *Echinomyie* HYALIPENNE *du Brésil.*

HYALISTINE s. f. (i-a-li-sti-ne — rad. *hyalin*). Minér. Quartz grenu, composé, en général, de quartz hyalin et de parcelles de mica. ‖ Syn. de QUARTZITE TALQUEUSE.

HYALITE s. f. (i-a-li-te — rad. *hyalin*). Minér. Variété de quartz résinite ou d'opale, qui se présente en petites perles vitreuses ou en concrétions mamelonnées, d'une parfaite limpidité, et qu'on trouve aux environs de Francfort-sur-le-Mein, ainsi que près de Schemnitz, en Hongrie, et dans les montagnes de l'ancienne Auvergne et du Velay. ‖ Adjectiv. : *Quartz* HYALITE. *Opale* HYALITE.

— Techn. Belle variété de verre noir, qu'on fabrique en Bohême, et qu'on emploie aux mêmes usages que la porcelaine : *Service d'*HYALITE *avec filets dorés.*

— Pathol. Inflammation de la membrane hyaloïde.

— Encycl. Pathol. L'*hyalite* doit nécessairement être confondue le plus souvent avec la choroïdite. Voici en effet les caractères que lui assignent quelques auteurs : opacité verdâtre du fond de l'œil; l'iris est immobile et paraît comme turgescent; sa couleur a changé; il y a gonflement sympathique des paupières, douleur tensive du globe oculaire, douleur s'irradiant dans les environs, photophobie, altération de la vue, etc. Aucun de ces caractères n'appartient en propre à l'*hyalite;* l'histoire de cette inflammation est donc à faire. Quant à son traitement, il consiste surtout dans l'emploi des antiphlogistiques.

HYALODE adj. (i-a-lo-de — du gr. *hualos*, verre). Qui ressemble à du verre.

— Pathol. *Urine hyalode*, Urine qui dépose beaucoup de flegme vitré, blanc et visqueux.

HYALOGRAPHE s. m. (i-a-lo-gra-fe — du gr. *hualos*, verre; *graphô*, j'écris). Instrument qui permet de dessiner mécaniquement la perspective.

HYALOGRAPHIE s. f. (i-a-lo-gra-fî — rad. *hyalographe*). Art de dessiner à l'aide de l'hyalographe.

— Art de graver sur verre.

HYALOÏDE adj. (i-a-lo-i-de — du gr. *hualos*, verre; *eidos*, aspect). Qui ressemble à du verre : *Substance* HYALOÏDE.

— Anat. *Humeur hyaloïde* ou *vitrée*, Humeur transparente de l'intérieur de l'œil. ‖ *Membrane hyaloïde*, Membrane qui renferme l'humeur hyaloïde.

— s. f. Membrane hyaloïde : *La capsule cristalline est beaucoup plus épaisse que la lame de l'*HYALOÏDE *qui l'enveloppe.* (Lecoq.)

— Encycl. Anat. *Humeur hyaloïde.* Cette humeur remplit les deux tiers postérieurs de l'œil. Sa densité est de 1,005. On l'appelle aussi humeur vitrée, et Blainville lui avait donné le nom de vitrine oculaire. Elle est demi-fluide et transparente comme le blanc d'œuf, et présente comme lui des stries sous le microscope. Inodore, légèrement salée, elle se coagule comme l'albumen. L'acétate de plomb la coagule surtout très-nettement et la durcit, de même que l'acide chromique et les chromates. Dans certaines circonstances pathologiques, l'humeur vitrée peut se fluidifier presque complétement et passer à un état comparable à celui de l'eau. C'est ce qu'on observe dans quelques cas de tumeurs qui partent de la choroïde ou de la rétine pour s'avancer au sein de l'humeur vitrée. On trouve alors dans le liquide des corpuscules flottants, composés de flocons de substances organiques coagulées, finement striées et grenues et pouvant englober des leucocytes. La vision est souvent troublée par l'ombre de ces corpuscules, qui se peint sur la rétine. Il existe, du reste, presque toujours, à l'état normal, des leucocytes creusés de vacuoles en suspension dans l'humeur vitrée. On les aperçoit plus particulièrement à la périphérie de la cavité, au voisinage de la membrane hyaloïde, qui sépare l'humeur vitrée de la rétine.

Il y a en outre en suspension dans l'humeur vitrée de petits corps que M. Robin considère comme des leucocytes disposés en cirres ou en chapelets, et qui déterminent l'aberration visuelle connue sous le nom de *mouches volantes*. L'ombre projetée sur la rétine par ces sortes de filaments occasionne une impression analogue à celle de taches dans le champ visuel. C'est surtout dans les observations microscopiques qu'on est gêné